Marc Villedieu

Journal d'un Coronaviré

ZappeurWeb

Journal d'un Coronaviré

Récit librement inspiré de faits
ayant réellement existé

Marc Villedieu

2021

ISBN 9791034392803

PARTIE 1

JOURNAL D'UN CHÔMEUR EN TEMPS DE "GUERRE"

I - Panier de crabes

Encore un lundi au chômage. À la télé, un professeur de physiologie dit sur la 16 que les chiffres de l'épidémie de Covid 19 sont parfois trompeurs et, en tout cas, n'indiquent pas une contamination qui serait exponentielle. Sur la 15, une épidémiologiste annonce au contraire le retour prochain de la situation effrayante que l'on a connue à la mi-mars. Cela fait des mois que ça dure : les déclarations contradictoires de supposés spécialistes sur la gravité des événements, comme sur la nécessité du confinement, puis des masques, puis des tests…

Joaquim, dit Jo, a décidé de ne pas chercher du travail. Deuxième licenciement en douze ans. Viré en plein confinement lié à la pandémie de coronavirus… Il ne va pas perdre son énergie à envoyer sa candidature à des recruteurs qui ne voudront jamais de lui. Il coche toutes les mauvaises cases : plus de 50 ans, secteur sinistré de la presse, contexte économique difficile…

Un hebdomadaire cherche un rédacteur en chef à Lyon mais le patron du canard aurait-il encore envie de l'embaucher en apprenant qu'il a été licencié pour faute grave ? Licenciement abusif et scandaleux, certes. Même si les instances paritaires devraient rétablir son honneur et ses droits à indemnités, cela fait toujours tache. On ne sait jamais. Et si c'était le patron la victime dans l'affaire ? L'employeur potentiel des quais de Saône ne peut pas savoir que son homologue isérois est un pauvre taré.

Un multi-millionnaire grenoblois cherche un rédacteur web. Il connaît le directeur de publication velléitaire (oui, velléitaire : ayant montré qu'il était parfaitement capable de mettre quelqu'un à la porte pour calmer ses nerfs)… Ce nouvel ultra-riche est aussi un artisan sans scrupule du monde hyper-connecté qui détruit tout. Très peu pour Jo. Il est venu le temps de se montrer cohérent, de ne plus accepter l'humiliation du chercheur d'emploi, de redresser la tête, de ne plus se vendre…

En ce lundi 21 septembre 2020, comme depuis des semaines par vagues, les présen-

tateurs des chaînes d'infos ont la mine grave des inquiets. « La même mine qu'on leur a vue quand, soudain, fin 2018, ils ont pris conscience que les Gilets jaunes pouvaient menacer leur confort bourgeois. À l'époque, à force de montrer toujours, en boucle, les images d'affrontements avec des black blocs ou de saccages de vitrines parisiennes, mais jamais celles de violences policières pourtant avérées, c'était comme si ces journalistes de plateau et ces éditorialistes de préfecture de police, tenaient directement la matraque réprimant ce mouvement citoyen, ou visaient pour leur propre compte avec les lanceurs de balles de défonce des manifestants, ou tiraient eux-mêmes sans scrupule des grenades lacrymogènes aux visages d'innocents ». Donc, on voit qu'ils ont la trouille. Ils ne font pas semblant. Surtout les plus âgés. Les vieux mastodontes du PAF (paysage audiovisuel français), comme on disait à la fin des années 1980. Le Covid 19 a plus de risque de s'avérer funeste s'il touche un septuagénaire ou un octogénaire. Cela ne suffit pourtant pas à écarter certains dinosaures qui radotent à longueur

d'antenne depuis tant de décennies. Jo ne les regarde presque plus. Ces pantins télévisés lui donnent la nausée. « Est-ce seulement le virus qu'ils redoutent ou plus encore le désastre économique qu'ils annoncent eux-mêmes depuis des mois ? Qui dit désastre économique dit désordre social. Qui dit désordre dit menace pour la bourgeoisie, même si les émeutiers potentiels sont pour l'instant bâillonnés par les masques anti- virus… Certes, la pauvreté des uns est indispensable à l'enrichissement des autres mais ces derniers doivent veiller à maintenir un certain niveau de revenu et à entretenir un moral minimal dans les couches les plus basses de la population, s'ils ne veulent pas que ça leur explose à la gueule. Un moral habituellement alimenté par des produits de consommation courante bas de gamme censés combler le vide de leur existence. Les riches font pareil : ils essaient d'oublier le néant qui les caractérise, mais avec des produits haut de gamme, voire de luxe pour les plus nantis. Attention, donc, de ne pas tomber dans une extrême pauvreté massive, ces salauds de pauvres pourraient se rebeller ! »

Jeudi et vendredi… Les alarmistes, chiffres à l'appui, prennent le dessus. La deuxième vague de la pandémie se précise… Jo ne peut s'empêcher de penser aux gens du journal qui l'ont poignardé dans le dos lors de la première vague. « Licencié en plein Covid, j'ai été coronaviré », clame Joaquim avec le sens de la formule journalistique. Un fait divers – attaque à l'arme blanche fatale à deux personnes – a été la goutte d'eau qui a fait déborder le vase très étroit du cerveau du velléitaire.

Les gens du journal… Un panier de crabes. Fédérés par la jalousie. Certains méritent une mention particulière. Il y a Rovelli : faussement placide, franchement hypocrite. Chiottet, fabricant de soupe qu'il sert aux élus sans se rendre compte que ceux-ci se moquent de lui. Faustine, l'intrigante arriviste, caractérielle, psycho-rigide, techno-centrée et dépourvue de sensibilité : rien ne semble l'émouvoir, il n'y a que son nombril qui l'intéresse. La fausseté incarnée. Eric, le caractériel raide comme l'injustice, responsable technique se vantant de ne pas lire le journal (sous-entendu : ce qu'écrivent les rédacteurs est sans intérêt),

comptant les jours jusqu'à sa retraite. Et puis il y a Frida, la grande gigue du clavier : magnitude 7 sur l'échelle de Judas. Et sa copine Berthe, fragile des nerfs, que Joaquim a souvent ménagée alors qu'elle s'emportait à tort : plus elle est fautive, plus elle s'énerve contre les autres. Il se souvient d'ailleurs qu'il a ménagé à peu près tout le monde. C'était sa façon de procéder : faire abstraction des défauts, favoriser l'utilité des qualités de chacun. Il eût espéré qu'on fasse de même avec lui mais à lui, on n'a rien pardonné : on l'a même surchargé par rapport à la réalité de ses insuffisances. Il n'a sans doute pas assez participé aux intrigues, aux messes basses, aux manœuvres en coulisse… Ça, c'était impardonnable, voire louche. Tout le monde bavait sur tout le monde dans ce canard boiteux mais, à la fin, tout le monde bavait surtout sur Jo ; et le morveux velléitaire, submergé, n'a pas su réagir autrement qu'en participant lui-même à la curée.

II - Carences

Vendredi 30 octobre. Premier jour du reconfinement. Du printemps à l'automne, d'un confinement à l'autre, Jo se dit qu'il est passé du télé-travail au télé-chômage, après le lâche licenciement qu'il a subi en pleine pandémie. Il repense au gros Rovelli et à la grande gigue d'en bas qui, à une époque, complotaient contre Faustine. Ils ont essayé de l'entraîner dans la cabale mais Jo n'a jamais marché dans ce genre de machination. Finalement, il est parvenu à unir toute cette pourriture contre lui.

Rovelli, qui la jouait modeste et beau joueur, n'avait en réalité jamais encaissé son déclassement après avoir été destitué de son poste de directeur de société coopérative. L'ancien coco avait viré réac et regrettait son ancien statut et le salaire qui allait avec. Ce que Joaquim n'avait pas soupçonné, c'était que le déclassé finisse par le jalouser pour sa nomination en tant que rédacteur en chef. Pourtant, ni lui ni aucun autre membre de la rédaction

n'avaient la capacité d'occuper cette fonction.

Jo sait qu'il n'était pas parfait mais aussi qu'il ne méritait pas le sort qu'on lui a réservé. Des sentiments contradictoires continuent de se bousculer dans sa tête. Il ne se voyait pas reprendre le boulot dans les locaux du journal vu l'ambiance délétère qui y régnait et que le coronavirus a contribué à rendre explosive. Il est donc soulagé de n'avoir plus rien à faire avec « les minables de cette pétaudière ».

D'un autre côté, il ne supporte pas l'injustice de sa situation et il peine encore à croire que « le manager décérébré » ait pu le jeter dehors dans une période aussi trouble : c'est presque comme s'il avait signé son arrêt de mort sociale. Il s'interroge sur une société qui rend possible la direction d'une entreprise par ce genre d'individus sans scrupule. « Comment peut-on confier un tel pouvoir, quasiment un droit de vie ou de mort, à un apprenti manager à l'esprit fragile qui a masqué son incompétence derrière son despotisme ? Ce genre de dirigeant insignifiant et inculte se sent

pousser des ailes dans un système néolibéral qui récompense la médiocrité aux postes de commande. Le velléitaire a manifestement souffert de carences affectives graves. Cet immature n'avait pas d'autres qualités pour diriger un journal que celle – essentielle – d'appartenir à la famille propriétaire ». Et comme il était le seul, parmi les descendants, à ne rien faire de sa vie et à ne pas écarter cette reconversion, il est passé de "rentier" désœuvré à PDG… Illustration parfaite de la petite bourgeoisie de province essayant de sauver les meubles et de préserver un bien de famille en risque de déshérence.

Petit bourgeois, petit pouvoir mais grande capacité de nuisance à l'échelle individuelle. Pour une personne foutue à la porte, peu importe qu'elle travaillait dans un grand groupe carnassier ou dans une petite entreprise familiale : le désastre est le même.

III - Le nerf de la guerre

En cette période de confinement et de chômage, Jo a le temps de poursuivre sa réflexion sur le néolibéralisme, l'argent et le monde du travail. Lors du premier confinement, en mars, il avait rapidement été mis sous pression par son patron et par les initiatives tous azimuts de Faustine qu'il a rebaptisé "Fausté". La trentenaire célibataire s'occupant du réseau informatique tout en étant "pigiste", n'avait rien d'autre à faire que de balancer des articles et des idées de sujets pour impressionner le patron, appartenant à la même génération, sans se soucier de l'ingrat travail éditorial de mise en forme qui retombait sur Jo. Lequel improvisait au sein d'une organisation que le directeur était incapable de définir.

Les règles du jeu étaient donc pipées dès le départ et cela ne pouvait que profiter à la reine de l'esbroufe qui pouvait se mettre en valeur, sans faire le sale boulot, tout en pointant par derrière les insuffisances de Joaquim alors que celui-ci s'occupait de l'é-

reintant et fastidieux – mais indispensable – travail de l'ombre. Obsédé par l'intérêt supérieur du journal, il ne se rendait pas compte qu'il mettait le sien en danger. Il n'était pas complètement dupe de ce qui se jouait en coulisse mais il était encore très loin de la réalité : l'intrigante et certains autres employés avaient bien saisi l'opportunité qui s'ouvrait à eux, dans cette période inédite propice aux sournois, d'écarter une personne gênante ou simplement jalousée. Opportunité rendue possible par la complaisance d'un dirigeant falot, trop content de se séparer d'un subalterne peu malléable…

Le premier confinement avait ainsi viré au cauchemar bien avant la décision de mise à pied tombée six semaines plus tard. L'actualité ne s'arrête pas et comme son domicile était devenu son bureau, Jo était toujours au boulot. Dans son cas, le télétravail ne masquait pas des semi-vacances : sans jamais voir son patron, il avait l'impression de l'avoir tout le temps sur le dos et d'être épié en permanence, via les moyens de communication modernes. Au bout d'un mois et demi, il se sentait épuisé.

D'une manière ou d'une autre, pour sa santé, il fallait que cela s'arrête même s'il tenait bon. Après une ultime mascarade fomentée par ses ennemis, un message de mise à pied le libérait tout en le plongeant dans un désarroi passager. Il comprenait ce qu'il lui arrivait et savait que c'était un scandale.

« C'est dégueulasse ! » lâchait, incrédule, un représentant du syndicat des journalistes. L'incrédulité était partagée par la totalité des personnes que Joaquim avait pris soin de prévenir. Le désarroi laissa vite la place à la détermination. Jo était déterminé à renvoyer, par les moyens de la justice professionnelle, les conspirateurs à leur inanité.

Quelques mois après, le second confinement est donc plus favorable que le premier à l'introspection et à la méditation. « De tout le maelstrom néolibéral où s'entrechoquent l'ambition, la compétition, la domination, l'exploitation, l'écrasement, le cynisme, la stupidité, l'absurdité, l'égoïsme, l'inconséquence, le gaspillage, la pollution, la destruction… c'est l'argent qui ressort.

Le nerf de la guerre, l'instrument de torture, le fouet de l'esclavage moderne, l'outil des inégalités, la mesure de la démesure, le dieu des matérialistes, l'idole des superficiels ». Le fric, l'oseille, la caillasse… qui, à l'origine, ne sont là que pour faciliter les échanges de biens au service de l'être humain.

Joaquim se dit : « L'argent ne fait peut-être pas le bonheur mais il donne le pouvoir. A commencer par le pouvoir d'achat ».

Tout est à vendre. Tout le monde est à vendre. « Les gros riches achètent les petites mains qui ont besoin de croûter. Ils achètent la peur aussi. La peur du chômage qui rend servile et docile. Ils achètent tout ce qui permet à leur pouvoir de domination de perdurer. Ils achètent le droit du travail : la possibilité d'exploiter les individus et de les licencier à bas coût. Ils achètent les politiques : celles qui cassent le code du travail et assurent l'exploitation des masses. Ils ont acquis le droit d'user et d'abuser *ad nauseam* de la formule magique qui institue "le coût du travail". La fable qui met l'accent sur le coût que représente pour les

propriétaires cela même qui les enrichit. Le fameux coup du "coût du travail" ! La fable qui détruit des emplois au nom de leur préservation… »

Tout est à vendre. « Ils achètent le droit de polluer et de dévaster la planète pour continuer à s'enrichir. Ils achètent le pouvoir de nuire en toute impunité. Ils achètent les médias, ils achètent la démocratie. Ils ont porté leur pouvoir d'achat à son stade ultime en achetant le pouvoir suprême ».

Accessoirement, à moins que ce ne soit essentiellement, l'argent peut aussi aider à sauver sa peau… Quand il pouvait encore écrire des articles, pour les besoins d'un dossier Joaquim avait pondu une brève qu'il avait titrée : *Le Titanic et la lutte des glaces*. Il faut savoir que la catastrophe la plus médiatisée du siècle dernier n'a pas démenti les données déjà connues de l'histoire sociale. En l'occurrence, les chances de figurer parmi les rescapés étaient proportionnelles à sa richesse : 75% des passagers de troisième classe ont péri, 58% de ceux de deuxième classe et 40% de ceux de première classe. Les enfants qui n'ont pas

survécu appartiennent tous à la troisième classe. « Le plus célèbre naufrage de l'histoire a reproduit les inégalités entre les classes dans la lutte pour la survie ».

Jo se dit à lui-même : « L'argent qui fait le tri entre les gens, voir qu'on en est encore là plus de cent ans après, ça me tue ! ».

IV - Mort sociale

Fin novembre 2020. Joaquim a du mal à se concentrer sur son projet de reconversion en auto- esclave. Le second confinement exacerbe la haine sur les réseaux "sociaux". L'extrême droite hait avant tout l'extrême gauche qui elle-même hait avant tout l'extrême centre. Jo est convaincu que tous ces gens sont mûrs pour s'entretuer.

« Le pouvoir libéral-autoritaire semble en mesure de se maintenir en nourrissant la haine réciproque entre la gauche radicale et la droite raciste par les thèmes qu'il impose autour du "séparatisme", de "l'indigénisme" ou du "racialisme". En octobre, la décapitation d'un enseignant par un terroriste islamiste à Conflans-Sainte-Honorine, puis l'attentat de Nice ayant fait trois victimes, ont fourni une occasion d'escalade supplémentaire dans l'indignité et d'accusations croisées entre camps politiques opposés. Ce pouvoir irresponsable est le premier à jouer un jeu très dangereux en mettant de l'huile sur le feu, au risque d'être lui-même emporté par l'incendie qu'il a provoqué ».

Se débarrasser de cette copie du fascisme ne serait pas pour déplaire à Jo, en espérant que ce ne soit pas au profit de l'original.

Début décembre 2020. Décès de Giscard. Vaincu par le Covid, presque quarante ans après avoir été vaincu par Mitterrand. Joaquim considère que VGE, en réalité, est mort le 10 mai 1981. Mais cette fois c'est définitif, c'est un "adieu" et non un "au revoir" lancé à l'époque comme une promesse de résurrection. L'ancien chef d'Etat n'est jamais ressuscité. Curieusement, Jo a toujours vu Giscard comme une sorte de Philip Winter, le personnage de Wim Wenders avant qu'il n'accompagne *Alice dans les villes*. Un homme encore jeune, solitaire, dans une forme d'état second. *"On est dans cet état quand on a perdu le sentiment de soi-même"*, lui disait une amie à New York.

Joaquim a lui-même l'impression d'être mort, parfois. Il se demande s'il est mort en 2008 avec son premier licenciement, ou en 2010 à la mort de son père, ou s'il est mort en plusieurs étapes, achevé par le Covid.

Il se demande si c'est le licenciement qui a provoqué sa mort ou si c'est sa mort qui a provoqué le licenciement. « On meurt quand on a perdu le sentiment de soi-même ».

Giscard, c'était le président de son enfance. Que s'est-il passé ensuite ? Quelle blessure funeste, quelles morsures l'ont englouti, rendu presque insensible, comme lorsqu'on ne ressent plus la douleur quand on a trop souffert. Jo sait qu'il y a un moment dans l'existence où tout bascule, sans forcément s'en apercevoir. « Une fois franchi ce seuil, on ne vit plus : on meurt. Cela peut prendre des années, même des dizaines d'années. On se réfugie dans une routine, ou dans une partie de son espace où il reste encore un peu d'amour. Ou dans la lutte ».

Jo est dans un brouillard complet. Il se croyait à l'agonie dans sa vie et, paradoxalement, il ne s'est jamais senti aussi vivant depuis le réveil de la lutte. Depuis le soulèvement des Gilets jaunes. « Est-ce le goût de la vie qui revient quand on a frôlé la mort ? Se sentir plus vivant que jamais face

à des gouvernants qui programment votre fin ».

Jo essaie, une fois de plus, de mettre cette introspection entre parenthèses, car elle le paralyse et l'empêche de passer à l'action. C'est la première fois qu'il se sent socialement dans l'impasse. En 2008, encore tendre, il pouvait se laisser bercer d'illusions. A présent, il a la conviction de voir vraiment la réalité telle qu'elle est. A ses yeux, les lunettes inventées par Marx et Engels restent les meilleures pour appréhender le réel sans filtres, sans les verres déformants vendus par les marchands du temple libéral. Il y a douze ans, en dernière extrémité, il se disait qu'il pourrait toujours se reconvertir en conducteur routier, grâce à son permis poids lourds obtenu pendant son service militaire. Et c'était ce qu'il avait fait. Désormais, il veut rompre le cercle vicieux par lequel un lien unique de subordination dirigeait son existence. Il sait que les compétences qu'il a acquises, à la fac et dans son parcours professionnel, ne sont pas idéales pour une reconversion auto-suffisante. S'il était seul, cela ne l'inquièterait pas, mais il a cinq bouches à nourrir.

S'il n'avait que lui à penser, les pistes qu'il explore pour "rebondir" pourraient même l'enthousiasmer : gentiannaire ou bamboutier ! Des métiers peu connus dont l'un est même encore à inventer… Inventer son existence : tout un programme que pourraient lui vendre les illusionnistes de « la société mercantile ». C'est-à-dire « la société qui n'est plus qu'un vaste marché auquel n'échappe presque plus aucune parcelle de nos vies ».

La rébellion du gentiannaire ou la révolte du bamboutier pourront-elles le mener à des solutions satisfaisantes pour sa famille ? Il lui faudra sans doute compléter cette activité bucolique et artisanale par un travail à temps partiel comme chauffeur de car. Il s'imagine aussi écrivain public, autre métier de complément qui offre au moins la possibilité de rendre service aux plus démunis. Il n'est pas dupe du morcellement auquel il consent, il n'ignore pas qu'il se soumet ainsi à l'une des portes de sortie imposées par l'ordre néolibéral. « J'hésite à parler d'ordre néolibéral, tant il s'agit plutôt d'un gigantesque désordre qui est généré », songe-t-il.

Marginal, original, anti-conformiste, aujourd'hui on dit "cassos"… Jo ne se voyait pas prendre ce chemin, il faut dire qu'il a longtemps porté des lunettes de soleil l'empêchant de bien voir. Il a compris que les "cas sociaux" méprisés par une grande partie de la population sont « une étiquette fabriquée par la classe dominante pour rendre les "damnés de la Terre" responsables de leur propre damnation ». C'est plus commode de penser qu'ils sont faibles ou fainéants ou qu'ils ont fait ce choix en toute liberté et que la société n'a aucun compte à leur rendre. « Pour les aveugles égoïstes et les mal-voyants hypocrites, la société n'est pas comptable de chaque individu qui ne parvient pas à trouver sa place en son sein ». Dans un autre système, Joaquim serait « naturellement utile à la société » et ses compétences seraient utilisées, valorisées, et même source de richesses, au lieu d'être oubliées voire méprisées.

V - Chaos

C'est entre deux vagues, entre le premier et le second confinement, que Jo a commencé à coucher sur le papier d'un cahier d'écolier ses réflexions, ses réactions, ses émotions face à la tempête qu'il traverse et au chaos en marche. Le chaos est en marche. Il veut en garder une trace dans l'espoir de jours meilleurs. En tant que témoin du drame, il a besoin de se parler. « Se parler, cela consiste d'abord à s'écouter », se disait à lui-même le journaliste interprété par Rüdiger Vogler dans le film de Wim Wenders.

Pour Joaquim, ce journal intime qu'il remplit presque chaque jour, est plus authentique et sincère que le journal qui l'a viré.

C'est très décousu. C'est un journal intime.

« En ce moment je lis *La tempête qui vient* de James Ellroy. Un livre qui, entre mille autres choses, ridiculise Orson Welles. Même les plus grands peuvent être humiliés, en privé ou en public. Le type d'humiliation que faisait subir Picasso à Jean

Cocteau. Il y a toujours plus grand que soi et il y a toujours plus petit. Et les grands peuvent parfois se montrer bien petits… »

Le titre du bouquin d'Ellroy est tiré de ces vers d'un poème d'Auden : “*La tempête qui vient, ce désastre qui ensauvage…*“ Ce sont des mots qui parlent à Jo. Avec eux, chacun peint son propre tableau, selon son imaginaire et sa perception de la réalité.

Joaquim revient souvent vers l'actualité qui ressemble à une fiction tant l'hystérie actuelle lui paraît irréelle.

« Au cours de la saison 2 de la série *Les Confinés*, on se dit que c'est en train de gravement dégénérer. Il y a eu l'épisode de l'évacuation "musclée" des migrants à Paris ».

"Musclé", c'est le qualificatif préféré des journalistes parisiens du sérail pour ne pas dire "violent" ou "brutal". Jo ne se souvient plus si certains ont encore osé utiliser cet euphémisme pour décrire cette scène de la violence policière devenue ordinaire sous le règne de Macron. « Des tentes vidées de leur "contenu" sans ménagement, des êtres

humains pourchassés dans la nuit et le froid ». Jo a du mal à admettre qu'on ne s'étonne plus d'assister à ce genre de spectacle dans la "patrie des droits de l'homme".

« Et puis il y a eu l'épisode du tabassage d'un producteur de musique noir : les images de policiers en meute s'acharnant sur une "armoire à glace" qui a résisté grâce à sa bonne constitution, ont enflammé le pays ».

Sur les réseaux "sociaux", les "anti-flics" et les défenseurs de la "flicaille" s'affrontent de façon encore virtuelle. Les syndicats policiers n'ont plus aucune limite pour jeter de l'huile sur le feu. Les individus plus nuancés sont classés immédiatement dans l'un ou l'autre des deux camps : l'heure n'est pas à la nuance. La responsabilité directe du pouvoir dans cette guerre civile larvée est évidente mais il y en a toujours qui préfèrent accuser les gauchistes de tous les maux de la société.

« C’est si compliqué d’admettre que l’immense majorité des Français ne sont pas anti-flics primaires ? Ni des islamo-gau-

chistes drogués et assoiffés de sang ? Simplement, ils veulent un État impartial, pas un État qui les tabasse et les éborgne. C'est si compliqué d'admettre ça ? » se demande le professionnel des médias Didier Maïsto qui a contribué à rendre visibles les violences policières.

L'un des signes accablants pour le régime se trouve dans le comportement des représentants syndicaux de la police sur Internet. Jo a relevé ces phrases sur son journal intime : « La violence policière, elle est déjà dans la façon qu'ont les syndicalistes de l'institution de s'exprimer sur Twitter ou Facebook. Très loin de leur devoir de réserve, ils apostrophent, provoquent, invectivent et attisent la haine… » Ils n'hésitent pas à balancer des noms de reporters de terrain ou de figures de la contestation et à les insulter. Ils rétablissent la loi du Talion sans le moindre rappel à l'ordre de leur hiérarchie. Cela instaure un climat de haine incroyable. Comment a-t-on pu ainsi basculer dans cette guerre entre la police et une partie de la population ?

Dans le contexte explosif actuel, tout peut servir d'étincelle à un embrasement général. Un article de loi a mis les gens dans la rue, un passage à tabac vu des millions de fois sur le Net a mis le feu aux poudres… Qui pour éteindre l'incendie ? « Le président Macron serait le favori logique dans le rôle du pompier-pyromane mais il préfère manifestement incarner celui du pantin de la police à laquelle il doit tout depuis que son pouvoir ne tient plus que par la force. Et donc par les forces de l'ordre. Les forces de l'ordre illégitime ».

Qu'est-ce que le macronisme ? Voici la définition qu'en donne Joaquim. « C'est le néolibéralisme crépusculaire. C'est le néolibéralisme d'autant plus nocif (et agressif et délétère) qu'il est crépusculaire ».

En ces temps chaotiques, alors qu'approche le second déconfinement annoncé, on en aurait presque oublié la pandémie. « La société est-elle malade du Covid ou le Covid n'est-il que le symptôme d'une maladie plus grave ? » Jo se souvient des précautions qu'il prenait, dix ans aupara-

vant, à l'époque de la grippe A, lorsqu'il était chauffeur sur la ligne postale Grenoble-Chartreuse. Déjà les gels hydro-alcooliques, déjà le lavage des mains méticuleux dans les toilettes des centres de transit du courrier. Mais pas encore les masques, ni la folie collective qui s'emparerait du monde mondialisé agonisant.

VI - Le monde d'après

H1N1, H5N1, Ebola… On sentait bien qu'une pandémie nous pendait au nez depuis plus d'une décennie. On redoutait cela comme la peste. Jusque-là, notre pays s'était toujours faufilé entre les gouttes. Certains pouvaient se dire que la menace n'était pas sérieuse, qu'on réussirait toujours à passer au travers. Mais le Covid a ramené tout le monde sur terre.

« Le mode de vie occidental des plus nantis s'en est trouvé perturbé alors que ceux-ci étaient habitués à traverser les tempêtes en première classe, sans presque ressentir les soubresauts. Certes, ils restent des privilégiés qui amortissent de manière bien plus confortable le choc du confinement mais le virus se moque de l'argent et peut frapper tout le monde. Même Macron ne peut pas les soustraire à ce risque : contre le Covid, il n'existe pas de parachute doré, ni de bouclier fiscal ! »

Joaquim en connaît qui ont beaucoup misé sur les vaccins qui ont été mis au point en un temps record. Il les voit les bourgeois

qui se disent que la vie va enfin pouvoir reprendre comme avant : La Baule, la Riviera et La Plagne ou Le Touquet, les îles grecques et Saint-Barth… « Le président avait pourtant dit que plus rien ne serait comme avant, que dans le monde d'après les premiers de corvée ne seraient pas oubliés par les premiers de cordée… Foutaises ! Et puis *fuck* le réchauffement climatique et *fuck* la planète… »

En attendant la révolution des sans-grades et des héros trahis de la "guerre" sanitaire, Jo doit s'occuper de ses fesses. Un premier rendez-vous est fixé aux prud'hommes pour une tentative de conciliation.

Germain Duluc, son avocat, ne pense pas que la partie adverse proposera un "arrangement", car en général celle-ci le fait savoir avant… Or, surprise, le jour de l'audience, une somme est proposée, correspondant en gros à ce que Joaquim aurait obtenu avec une rupture conventionnelle du contrat. Donc, une somme ridicule pour un licenciement abusif… Dans sa riposte, Maître Duluc revoit légèrement à la baisse les prétentions de son client mais c'est

presque le double de l'offre mesquine suggérée par l'adversaire. Lequel donne rendez-vous au procès et à l'éventuel appel qui s'ensuivra. Une façon de rappeler que le temps est son allié et qu'il peut jouer la montre. Pour Joaquim, c'est un aveu de culpabilité : ferait-il une proposition de conciliation et penserait-il déjà à faire appel s'il était sûr de sa faute grave ?

Jo ne sait pas encore s'il suivra les conseils de son avocat et autorisera ce dernier à envoyer à son confrère une offre intermédiaire qui, en cas d'acceptation, permettrait de tourner plus rapidement la page… Ces "marchandages" lui laissent un goût amer en bouche. D'un côté, il veut en finir le plus vite possible pour pouvoir se projeter vers un nouvel avenir. De l'autre, il aimerait que la justice reconnaisse formellement son statut de victime. Il serait également curieux de savoir qui, parmi ses anciens collègues, oserait fournir contre lui des attestations, voire des faux témoignages… Mais peut-être vaudrait-il mieux éviter cette séquence, aussi douloureuse qu'instructive sur la nature humaine et la bassesse des traîtres.

VII - Complicité

Joaquim se remémore un repas avec des amis de Chambéry qui avait lieu avant le reconfinement. Les Piccoli. Sophie est une « DRH de gauche », que Jo titille souvent sur cette contradiction, même s'il n'ignore pas qu'elle essaie sincèrement de garder « un solde positif entre les embauches et les reclassements » et qu'elle s'implique pour que les reclassements soient autre chose qu'un « accompagnement de fin de vie sociale »…

Si Jo y repense, c'est parce que le sujet explosif du moment autour du "racisme" et du "racialisme" reste, malgré leur grande complicité, un point de désaccord entre eux : Sophie pourfend les « idiots utiles de l'islamisme » et elle considère que cette "complaisance" est instrumentalisée par les "indigénistes" ou les "racialistes", et surtout par « les authentiques racistes anti-blancs ». Jo ne nie pas qu'il existe des doux rêveurs qui sont des « idiots utiles de l'islamisme radical ». Mais cela ne l'aveugle pas au point de ne pas voir qu'il y a aussi dans

« l'autre camp » des « idiots utiles du racisme ordinaire » et des individus dogmatiques refusant toute nuance dès que la question de l'islam est posée : pour eux, ceux qui dénoncent "l'islamophobie" sont forcément des "islamo- gauchistes" et par conséquent des « complices du terrorisme islamiste ». Selon lui, en désignant ainsi des bouc-émissaires et en les rendant carrément responsables des attentats, ces "islamo- gauchophobes" contribuent à fracturer la société et font eux-mêmes les premiers le jeu des terroristes.

Lors de ce repas, le débat avait failli s'envenimer, non pas sur le terrorisme ou l'islamisme mais sur le parallèle entre les Noirs américains et les Français d'origine nord-africaine. Une comédienne, victime de sexisme, s'était exprimée sur sa propre responsabilité en tant que femme et en tant que blanche, dans les comportements condamnables des machistes et des racistes : autrement dit, selon sa vision, toute la société doit faire son mea culpa et se reconstruire sur des bases différentes pour vaincre le machisme et le racisme. Cette jeune actrice avait été moquée et cri-

tiquée pour ses propos, accusée d'inversion et de renversement de culpabilité. Joaquim avait compris différemment les paroles de la star de cinéma : elle ne s'estimait pas, individuellement, coupable au même niveau que son agresseur mais avait l'intelligence d'appréhender le contexte global d'une société responsable collectivement des préjugés qui conduisent à de tels actes répréhensibles.

Joaquim avait cité James Baldwin car il trouvait que la comparaison avec la situation américaine était pertinente : « *N'oublions pas que l'opprimé et l'oppresseur sont liés au sein de la même société : ils acceptent les mêmes critères, ils partagent les mêmes croyances, ils dépendent tous deux de la même réalité* ».

– La façon dont on perçoit les femmes, la façon dont on voit les Arabes… sont bien entendu liées à une construction culturelle et à un inconscient collectif qu'il faut déconstruire. Aux Etats-Unis, James Baldwin l'a dit avec des mots très forts concernant le rapport de l'Amérique blanche avec la population noire et la nécessaire introspec-

tion de chaque Américain sur la figure du "Nègre".

– Pourquoi vouloir assimiler la France aux USA ? C'est très différent, ces deux pays n'ont absolument pas la même histoire, avait rétorqué Sophie.

– On peut très bien faire un parallèle sans que pour autant ce soit pareil.

– Certes, il y a des racistes, mais ce racisme est individuel, pas étatique. Il n’y a jamais eu de lois ségrégationnistes en France.

– On ne peut pas dire qu'il n'y a aucune similitude. Quand on voit les propos racistes sur des pages Facebook de groupes policiers, on ne peut pas dire que c'est juste individuel.

– La société entière ne partage pas les idées de ces abrutis. S’il y a eu racisme d’Etat, c’était sous le régime de Vichy, contre les Juifs. Aujourd'hui, il n'y a pas de racisme systémique.

– Je n'ai jamais dit que c'était systémique, comme le sont les violences policières. En revanche, c'est culturel dans le sens où le regard porté sur les femmes d'une part, et

sur les "Arabes" d'autre part (terme générique) s'est construit au fil du temps au sein de la société. Ce qui a forgé les mentalités pendant plusieurs décennies ne disparaît pas ainsi d'un coup de baguette magique… Je ne parle pas d'un "racisme structurel" mais d'un vécu, d'une approche, d'habitudes, de discours… bref, de conditions culturelles qui rendent possible le racisme ou qui lui ont permis de se développer.

– La société a changé en quarante ans : j'ai l'impression qu'on ne vit pas à la même époque, ou pas au même endroit, toi et moi…

– Ah bon ? Il faudrait que tu sortes de ton entreprise de temps en temps…

– Dans les grandes entreprises, il n'y a pas de couleurs, seulement des compétences.

– Ah ouais ? Tu vas me dire que les discriminations à l'embauche ont disparu ou que les inégalités salariales n'existent plus ?

– En tout cas, il n'y a pas ça chez moi !

– Quand tu vas sortir de ta bulle, tu vas voir, tu vas trouver ça flippant ! Il ne suffit pas de dire : je ne suis pas raciste, je condamne le sexisme. Il faut proposer un

autre regard sur l'altérité ou sur la différence, une autre vision collective.

– Pourquoi on s'embrouille sur les luttes raciales alors qu'on est d'accord sur le fait que ce sont les luttes sociales les plus importantes ?

– T'as raison… Tiens, reprends une part de tarte…

VIII - Automates

Jo se doute qu'il va devoir reprendre le volant d'un camion ou d'un car. Une perspective qui ne l'enthousiasme pas autant, dix ans après la précédente expérience de ce genre. Quoi qu'il en soit, il a l'obligation de remettre à jour son permis périmé depuis plusieurs années. Lorsqu'il a effectué son service national au 45e Régiment de transmissions à Montélimar, en 1991, il était affecté au service auto, après avoir obtenu ses permis militaires pendant ses classes à Sathonay et au camp de la Valbonne. Il était sorti de son passage sous les drapeaux avec une validation complète pour le civil de son permis poids lourd mais partielle de son permis transport en commun. C'était idiot car il savait aussi bien conduire un 48 places qu'un 38 tonnes. Il avait même traversé la France pour acheminer des bidasses jusqu'à Versailles. Or, cette capacité n'était pas complètement reconnue par les autorités civiles : une mention restrictive limitait les véhicules de transport collectif qu'il pou-

vait piloter à 16 places et à un rayon de 50 km. Cette restriction pouvait être levée si le titulaire du permis justifiait la conduite d'un minibus ou d'un camion sur 5 000 km au moins et pendant une durée d'un an minimum. Jo avait largement dépassé ces minimas au début des années 2010, entre Grenoble et Chartreuse.

Une décennie plus tard, la levée de cette restriction paraît simple en théorie : la pointilleuse administration s'est dotée d'outils informatiques puissants censés faciliter les démarches. La dématérialisation totale des formalités, concernant notamment les permis de conduire, suscite tout de même une pointe d'inquiétude chez Joaquim. Il se demande si son cas n'est pas trop marginal pour être pris en compte par les automates du service public. Un jour, il décide de se lancer courageusement, sachant par expérience qu'il faut une bonne dose de patience pour dompter les méandres administratifs du web gouvernemental. On épargnera au lecteur le récit de l'étape parfois fastidieuse de la création d'un compte en

ligne permettant à l'administré de s'identifier – les erreurs d'adresse mail ou les caprices de navigateurs se montrant récalcitrants peuvent faire perdre plusieurs journées rien qu'à ce stade préliminaire !

Joaquim se connecte au site dédié. Il s'aperçoit assez vite que sa situation n'est pas prise en compte. Il coche la case la plus proche possible de sa problématique mais après plusieurs étapes, un message le prévient qu'il ne pourra pas revenir en arrière s'il se trompe ou si les renseignements qu'il donne ne correspondent pas exactement à sa requête. L'automate semble avoir tout prévu, sauf le cas de l'ancien appelé possédant un permis restrictif qu'il souhaite rendre complet. Il renonce à aller plus loin et se replie sur le numéro de téléphone fourni par l'administration en cas de difficulté… Jo se retrouve en relation avec un nouvel automate, vocal cette fois, qui lui propose à chaque étape de taper au choix 1, 2, 3, 4, etc. Rapidement, il comprend qu'il tourne en rond. Il n'a jamais droit à la bonne proposition qui lui permettrait de progresser.

Echec devant l'écran. Echec au bout du fil. Lorsqu'une lueur d'espoir se présentait, d'être mis en rapport avec une vraie personne, en réalité il était renvoyé vers le site Internet qu'il avait déjà exploré en vain ou vers le numéro qui l'avait enfermé dans ces fameuses séries numériques qui finissent par taper sur les nerfs. En désespoir de cause, il appelle directement la préfecture mais il tombe sur un standardiste agacé et faussement désolé qui lui indique le numéro automatique et l'adresse Internet qu'il connaît par cœur. Jo insiste, explique la situation ubuesque qui le paralyse dans ses démarches : c'est peine perdue, son interlocuteur ne peut rien pour lui…

Il lui restera un dernier recours : contacter un membre du service communication de la préfecture auquel il avait souvent eu affaire. Il lui exposera ce cas de figure comme un exemple concret de dysfonctionnement, en tant que journaliste, pour espérer avoir une réponse…

Joaquim pense à ceux qui sont plus démunis ou moins dégourdis que lui, ou qui n'ont pas Internet, face à une administra-

tion absente, invisible, automatisée, robotisée… En un mot : inhumaine. « De qui le service public est-il au service s'il fuit le public, renvoie les citoyens vers des automates, les laisse sans recours quand ils se retrouvent dans une impasse administrative ? »

IX - Le compteur de Gaspard

L'installation d'un nouveau compteur communiquant "Gazpar" était annoncée par un courrier reçu en novembre, trois semaines avant l'intervention du technicien. Le jour venu, Jo est joint au téléphone par l'agent chargé de changer le compteur qui veut s'assurer que tous les appareils alimentés en gaz naturel sont éteints : chaudière et chauffe-eau en particulier. Le gars est dans la rue, Jo le rejoint.

Sur la lettre envoyée par le prestataire travaillant pour GRDF, il était précisé certaines "mesures spécifiques" de précaution liées à la "Crise Covid-19". Jo s'attend donc à un arsenal plutôt drastique, au regard des dispositions écrites : "Le technicien interviendra sur site en mettant en œuvre scrupuleusement les plus strictes mesures de sécurité et d'hygiène : respect d'une distanciation physique d'au moins un mètre entre les personnes, salutation sans se serrer la main, utilisation de protections et respect des gestes barrières. L'avis d'in-

tervention ainsi qu'une brochure de remise en service de votre installation gaz seront déposés dans votre boîte aux lettres ou sous votre porte. Si vous êtes présent(e), ils pourront être déposés sur une surface définie à l'avance dans le respect de la distanciation physique d'au moins un mètre".

Joaquim ignore si cela correspond à des consignes type, imposées ou suggérées par GRDF, ou si c'est l'entreprise sous-traitante qui édicte son propre protocole conformément aux obligations sanitaires, mais lorsqu'il s'apprête à saluer l'installateur, il est surpris de voir celui-ci s'approcher, main tendue et masque sous le menton ! Après un temps d'hésitation, Jo présente le poing et son interlocuteur accepte le check… Lequel s'appelle Gaspard – c'est amusant – comme Joaquim ne tarde pas à l'apprendre. Cette décontraction, et cette distanciation par rapport aux règles émises, ne dérangent absolument pas le journaliste au chômage. Ce dernier constate, presque rassuré, que la vie réelle et ses contraintes sont souvent très éloignées des fantasmes de bureaucrates qui prétendent dire dans le détail aux travailleurs comment ils doivent travailler.

« Sur le papier, tout peut toujours être parfait. Dans la réalité, c'est rarement le cas ».

Tout en remplaçant l'ancien appareil par le nouveau compteur communicant, Gaspard bavarde avec Joaquim. « Le technicien est vraiment sympathique et apporte sans doute un moment de convivialité à tous les abonnés au gaz qu'il rencontre. Le Covid et les nouvelles technologies n'ont pas encore totalement détruit le sens des relations humaines ».

A la fin de l'intervention, Gaspard remet à Joaquim – de la main à la main – "l'avis d'intervention ainsi qu'une brochure de remise en service"… et s'en va. Jo se demande si d'autres inventions ou gadgets "communicants" viendront peu à peu se substituer à la communication directe entre les individus. Il se le demande ou, plutôt, il le redoute. « On en prend le chemin. Si on laisse faire sans réagir, on y va tout droit… Il ne faut surtout pas se résigner mais résister ».

X - Grenade à fragmentation sociale

Pendant encore combien de temps une partie de la société peut-elle refuser de voir ce qui se passe dans ce pays ? Lu sur Twitter : « Si la police persécute le peuple, elle n'est plus la police régalienne. C'est une sorte de garde prétorienne au service du coup d'Etat de l'oligarchie ». La première réaction d'une partie des gens à ce genre de tweet : exagérations de gauchistes. Seulement, la plupart du temps, ceux qui décrivent ainsi la situation de la France le font à la suite d'images de violences "gratuites" de policiers sans retenue ou de témoignages de manifestants pacifiques qui viennent de sortir de 72 heures de garde à vue. « A présent, non seulement les flics tapent dans le tas mais ils arrêtent au hasard. Trois jours, trois nuits dans une cellule dégueulasse d'un commissariat, puis classement sans suite. Trois jours, trois nuits de détention pour rien. Ce n'est pas un cas isolé, ça devient pratiquement la règle. Classement sans suite. Comme pour

les Gilets jaunes qu'il fallait juste harceler, et ainsi dissuader de venir manifester ».

Afin d'étoffer l'arsenal déployé pour étouffer la contestation, le pouvoir a lancé une croisade contre « la haine en ligne ». Les critiques, les intimidations, et même les menaces ne dérangent le gouvernement que lorsqu'elles ne viennent pas de ses soutiens "robotisés" et "lobotomisés" qui insultent ses opposants.

Joaquim s'est inscrit sur Twitter pour célébrer la victoire de la France à la coupe du monde de football. Il n'est pas anonyme mais il a pris un pseudonyme. Il est d'accord avec Didier Maïsto : le problème ce n'est pas l'anonymat car personne n'est vraiment anonyme sur Internet. Jo ne va pas sur les réseaux sociaux pour étaler sa vie privée mais pour échanger, partager des émotions, etc. Il assume ses idées sans avoir besoin de les revendiquer à titre personnel. Il peut y avoir plein de raisons motivant le choix d'un pseudonyme : le concernant, cela lui permettait d'exprimer son opinion sans engager ou gêner le média pour lequel il travaillait.

Jo ne s'est donc pas mis à twitter avec les "Gilets jaunes" mais avec les supporters du ballon rond, quelques mois avant la « révolte des ronds-points ». De cette expérience liée aux passions sportives, il a tiré un premier enseignement : tous les autres pays ou presque détestent le champion du monde. La victoire des Bleus était, à ses yeux, incontestable, mais elle a été beaucoup critiquée sur la manière. C'est devenu une victoire contestée. Un flot de haine s'est déversé sur l'équipe de France. « Cela a duré jusqu'à l'automne où un autre flot de haine s'est cette fois abattu sur les "Gilets jaunes" dès la naissance de ce mouvement unique de contestation populaire au long cours. Nassés, gazés, tabassés, mutilés dans la rue, les manifestants étaient également vilipendés, stigmatisés, diffamés, attaqués à la télévision, dans les médias et sur les "réseaux sociaux". Appels à la haine. Appels au meurtre. Une horreur. Certes, on leur a d'abord donné la parole mais ce fut très vite pour les infériorisier, les décrédibiliser, les culpabiliser, les condamner et, en définitive, les faire taire. Heureusement, Twitter et Facebook ont aussi servi à mon-

trer les images de violences policières que le pouvoir médiatique ne montrait pas car il préférait filmer des poubelles en feu, des voitures renversées ou des vitrines brisées. Il a fallu attendre des mois pour que les médias commencent à se pencher sur la brutalité des forces de l'ordre, qui n'est que la face visible de la violence politique, comme le rappelle Juan Branco. Le couple pouvoir politique - institution policière s'est déchaîné pareillement, par la suite, contre les opposants à la réforme des retraites et les soignants exprimant leur colère ». La coupe du monde puis la contestation sociale ont agi comme un révélateur sur Jo. Il se souvient que la deuxième étoile des Bleus a sonné la fin de l'heure de gloire pour Macron. Le peuple fut d'abord privé de ses champions avec ce car des joueurs fonçant à travers la foule pour vite rejoindre l'Elysée. Puis l'affaire Benalla éclata, éclaboussa la Macronie en dévoilant son vrai visage…

Certains pensent que les "réseaux sociaux" déforment la réalité et sont éloignés de la vraie vie. Joaquim croit au contraire que cet outil technologique qui tient les interlo-

cuteurs à distance et les désinhibe par l'interposition des écrans, libère la fureur bien réelle qui est en eux. « La bienséance ordinaire déforme la réalité de l'âme humaine qui, en revanche, s'étale sans filtre sur Twitter ». La haine exacerbée et sans limite révèle ce que les gens pensent vraiment et, en effet, c'est à vomir. Seules la politesse minimale et la réserve habituelle qui accompagnent normalement les interactions sociales concrètes et physiques, évitent aux individus de s'entretuer. L'effet dévastateur du confinement combiné à la « la haine en ligne » peuvent conduire à un désastre pour le corps social. Sans parler des coups de matraques, bien physiques, que doit craindre chaque citoyen osant pointer son nez dehors pour protester contre le gouvernement…

« C'était déroutant et décevant de découvrir ce que pensait réellement le monde entier de la victoire des Bleus mais ce n'était pas grave : cela restait du sport ». Avec la crise sociale, sanitaire et politique majeure que traverse désormais le pays, les membres d'une société meurtrie et divisée s'écharpent sur Twitter. La psychose entre-

tenue autour du Covid a même amené certaines personnes à dégoupiller, adoptant un comportement et prenant des décisions dont les conséquences sont irréversibles. L'une de ces personnes a jeté sa grenade en direction de Joaquim, par courrier recommandé avec accusé de réception.

Message reçu en pleine gueule. A présent on ramasse les morceaux.

XI - Au cœur de l'orage

« Si j'avais su, je ne me serais jamais mariée ». Vacances de Noël en plein auto-confinement, entre déconfinement et probable reconfinement… Un Noël qui promet d'être "glacial".

« Si j'avais su, je ne me serais jamais mariée ». Cette phrase prononcée par la femme de Jo devant des amis a gâché la raclette. Un seuil est franchi. Cinq jours avant la Nativité, un nouveau coup de poignard. Une seconde mort et une "résurrection" compromise. Jo n'échappera donc pas à la double peine. Viré du journal puis viré du lit conjugal. La mère de ses enfants qui se met dans le camp des bourreaux. Dans un couple meurtri, les torts sont souvent partagés. Mais le moment est mal choisi pour cracher sur son mariage devant témoins.

D'abord sonné, puis déconcerté par le silence gêné des amis, Jo rétorque :

– Pourtant, l'autre matin, t'étais bien contente d'être mariée à un pauvre con qui s'est gelé pendant vingt minutes pour dégivrer ta bagnole.

– Et toi, t'es bien content que je repasse ton linge.

– Mais c'est toi qui te plains : moi, je n'ai jamais dit que je regrettais mon mariage avec toi.

– Tu m'étonnes, t'es bien content d'avoir une bonniche…

– T'en connais beaucoup des bonniches qui passent leur temps dans les magasins à dilapider l'argent qu'elles n'ont pas ?

Oui, clairement, c'est parti en vrille…

Plus tard, allongé sur le lit de camp installé dans son bureau, Joaquim se torture l'esprit : « Remettre en cause son mariage, c'est renier ses enfants. Jamais je ne ferai ça. Je ne pourrais pas imaginer avoir eu d'autres enfants avec quelqu'un d'autre. Mes enfants sont des cadeaux de la vie, je ne les échangerais avec personne. Je les assume et j'assume mon mariage. Quitter

l'autre parent, c'est une façon de les rejeter. C'est inadmissible ».

Bien que ce soit sûrement discutable, pour Jo, on ne quitte pas le navire conjugal, ni à la première tempête, ni aux suivantes, hormis dans les cas très graves de trahison, violence ou comportements abusifs. « Pour le meilleur et pour le pire », ça ne signifie pas : je prends le meilleur et je me barre quand il y a le pire.

Jo est à l'opposé de Macron : plutôt subversif sur le plan des idées politiques, plutôt conservateur sur le plan des mœurs et de la tradition familiale.

Au cœur de l'orage, il peut compter sur la bienveillance impartiale de ses enfants qui ont grandi : ils ont l'âge de se forger leur propre opinion. Ils savent que tout n'est pas blanc d'un côté et noir de l'autre. La réalité est plus complexe, plus subtile… Comme pour son licenciement brutal, il pense que la balance penche en sa faveur aux yeux de tous ceux qui ne refusent pas la complexité. Malheureusement, le contexte actuel ne favorise pas la subtilité.

Habituellement, Joaquim n'écrit presque rien sur les membres de sa famille dans son journal intime car il sait que, tôt ou tard, celui-ci pourrait se trouver en leur possession. Il ne voudrait surtout blesser personne parmi les siens avec des propos qui pourraient sembler définitifs alors qu'ils ne reflèteraient qu'un sentiment passager. Cette fois, il lui est quand même difficile d'ignorer cet épisode orageux.

Comme d'habitude, après des éclats de voix, Jo se réfugie dans le silence et la méditation. Il se demande si les paroles de celle qui partage sa vie depuis vingt-cinq ans sont à prendre au sérieux, si elles équivalent à une "mise à pied". Et s'il doit s'attendre à un nouveau courrier recommandé le convoquant à un entretien…

Terrassé par un virus qu'il n'a même pas attrapé, Joaquim sent qu'il ne se relèverait pas d'un second coup de poignard dans le dos. Il sait que tout cela ne serait pas arrivé sans le Covid. Il y avait des tensions, et même des crises, dans sa vie professionnelle et dans sa vie conjugale mais il les aurait surmontées, comme à chaque fois

auparavant. La pandémie s'est transformée en arme fatale. Un prétexte trop beau pour certains esprits mesquins qui rêvaient de le flinguer par derrière.

Il n'a jamais songé à se supprimer et pourtant, à présent, il comprend ceux qui sont acculés à ce geste fatal. Le suicide représente parfois la seule issue quand toutes les portes de sortie ont été condamnées. Emmuré vivant dans sa douleur insupportable, le suicidaire abrège ses souffrances. Il croit, peut-être, aussi, protéger définitivement ceux qu'ils rendaient malheureux, ceux qu'il faisait souffrir…

Jo inspire une grande quantité d'air après une apnée du sommeil. Ce n'était qu'un cauchemar. Non, il ne se laissera pas abattre par ceux qui ont voulu sa perte. Il va lutter, rétablir son honneur, sauver sa famille… La tentation du néant, ce n'est pas lui.

A cet instant, il aimerait que surgisse une belle envolée lyrique et romantique dans son esprit mais ce ne sont que les paroles entendues dans un séminaire pour couples qui lui reviennent : « Si on est acteur de sa

relation, on ne laisse pas les aléas de la vie décider à sa place ». La seule pensée qui lui vient prend la forme de ce jargon horrible. Il se contentera de cette vérité mal dite et pourtant assez pertinente selon lui.

Ces idées sombres l'ont rapproché de la perspective de la mort. « Mon horizon, c'est le cimetière ». Joaquim ne se rappelle plus qui a prononcé cette phrase. Certains états font parfois oublier l'inéluctable. Le bout du chemin. La fin du voyage. Quand on aime, surtout quand on est jeune, on se croit éternel. « L'amour éloigne la mort ». L'argent aussi peut donner l'illusion à celui qui en détient beaucoup qu'il est invincible. Ce nanti ne peut pourtant pas ignorer qu'un jour la mort le dépossédera, d'un seul coup, de sa fortune. Cette obsession d'avoir beaucoup à perdre pourrait lui pourrir la vie. Il est fort possible qu'il n'ait rien d'autre à perdre car il serait dépourvu d'amour. La mort ne lui enlèvera pas l'amour qu'il n'a pas. « L'amour impossible des riches qui ne savent jamais si on les aime pour eux ou pour leur argent ». Même sur les sentiments de leurs enfants à leur égard, ils auraient des raisons d'avoir de gros

doutes… « L'argent éloigne l'amour. L'amour ne s'achète pas… On peut juste acheter l'amour de l'argent ».

Torturé par des pensées contradictoires, Jo pense à Samira dont le couple battait de l'aile et qui a été miraculeusement requinqué par une amélioration soudaine des revenus de son compagnon. Celui-ci pourrait se demander si c'est lui ou son pognon qu'elle aime vraiment. Ce sont peut-être les deux.

« Et quand on n'a plus d'argent, a-t-on encore les moyens de son amour ? »

XII - Une autre route

Le nom du nouveau rédacteur en chef est parvenu jusqu'à Joaquim. Une connaissance professionnelle. Un trentenaire, lui aussi (comme "Fausté" et le morveux) : le rajeunissement est en marche. Un bon journaliste que Jo avait vexé involontairement : il se sentait personnellement visé, à tort, par un billet d'humeur qui dénonçait la collusion entre le pouvoir politique et un certain type de journalisme. Ce billet signé par Jo n'avait pas été un modèle de confraternité mais Jo s'en foutait : il n'avait pas à être confraternel avec des médias oubliant leur rôle de contre-pouvoir au point de devenir les attachés de presse des élus en place.

Il a songé à envoyer un texto à son successeur mais s'est abstenu. Un texto du genre : « Méfie-toi de la malédiction qui pèse sur ce poste. Le premier rédacteur en chef s'est tué dans un accident de voiture, le second a été poignardé dans le dos ».

Depuis cette vexation, les rapports étaient restés très froids avec ce représentant de la concurrence.

Cela n'a plus d'importance aujourd'hui. Pour Jo, il n'y a plus de concurrents. Seulement des souvenirs et un honneur à rétablir.

Rédac-chef. Joaquim ne s'est jamais vu comme un "chef". Il se comportait rarement comme tel. C'est notamment ce qu'il a expliqué à son avocat qui lui demandait ses observations sur les éléments de sa lettre de licenciement : « J'ai toujours laissé une grande liberté à mes journalistes auxquels il est difficile de demander quelque chose en dehors de ce qu'ils ont eux-même prévu. Tant qu'ils faisaient à peu près correctement leur travail, je m'en accommodais tout en essayant de valoriser leurs copies. Je voyais ma fonction comme celle qui consiste à donner le ton du journal, choisir et mettre en valeur les sujets de Une vendeurs tout en coordonnant et suscitant les propositions ou les idées d'articles de chacun. Il m'est difficile de croire que ces « vieux grognards » souffraient d'un

manque de directives de ma part ! En revanche, je crois aisément qu'une forme de jalousie a pu se développer chez eux. Face à cela, le directeur n'aura su faire qu'une seule chose : en profiter pour me virer ! »

Aussi loin qu'il remonte dans sa mémoire, Joaquim n'a jamais accepté d'entrer dans un moule qui ne lui convenait pas. Il a donc souvent, dans son itinéraire, été montré du doigt par *« les braves gens* [qui] *n'aiment pas que l'on suive une autre route qu'eux »*. On lui a d'abord collé l'étiquette "premier de la classe" donc "nul en sport". Puis on l'a tenu à l'écart, par exemple lors d'un séjour de collégiens en Ecosse, parce qu'il avait refusé de participer à une séance de spiritisme ! L'un de ses camarades avait interrogé l'esprit : « Si Joaquim te perturbe et t'empêche de te manifester, tape deux fois ». Perché sur son lit à étage, avec vue plongeante sur le cercle des apprentis spiritistes accroupis autour d'une table basse, Jo n'avait pu réprimer un énorme éclat de rire car l'esprit ne risquait pas de révéler sa présence avec ce genre d'injonction contradictoire… Et il n'avait pu se retenir de

lancer : « Esprit, si tu n'es pas là… frappe un grand coup ! »

Son ironie a fréquemment été perçue comme du mépris, sa timidité comme de la froideur, sa réserve comme de l'arrogance… Plus tard, des copains de son village le mettraient à distance car le bachelier était forcément un intello vaniteux se croyant supérieur à des titulaires d'un CAP ou d'un BEP…

Lors de son passage sous les drapeaux, pendant les longues heures d'attente, l'ancien sursitaire en profitait pour avancer la rédaction d'un livre sur la faune et la flore dans le massif de la Chartreuse. Les conscrits désœuvrés voyaient cela d'un mauvais œil et médisaient de lui par derrière. Il commençait à découvrir l'hypocrisie humaine dans toute sa splendeur. Pourtant, il ne dérangeait personne et son activité ne l'empêchait pas d'accomplir ses tâches militaires comme les autres.

Jo savait que son comportement pouvait déplaire. Il essayait de s'améliorer mais il regrettait le manque de franchise des personnes ayant des reproches à lui faire.

Il apprenait souvent les récriminations le concernant lorsqu'il était trop tard… Le plus beau et dernier exemple en date restera cette mise à mort orchestrée sournoisement par des collègues de travail mal intentionnés. Décidément, beaucoup d'individus n'aiment pas ceux qui sortent du rang… De là à leur tirer dans le dos…

Si Jo se distinguait, malgré lui, il n'avait pourtant jamais déserté. Il ne comptait pas ses heures : ceux qui ne restaient jamais une minute de trop au boulot, lui ont réglé son compte.

XIII - Fin du monde

Janvier 2021. Joaquim revoit Sophie. « C'est quand même dingue cette tentative de putsch des pro- Trump, cette intrusion au Capitole ! Tu crois qu'on pourrait voir ça en France ? », lui demande-t- elle.

– On m'a toujours dit que ce qui se passait aux States finissait toujours par arriver chez nous…

– On a tellement perdu de repères que ce spectacle affligeant pourrait en effet se reproduire. C'est peut-être la déchéance de la démocratie représentative…

– La décadence américaine a été annoncée il y a déjà longtemps, on y va droit et tout le monde occidental suivra…

– Il n'y a plus de vérité. Les faits sont démentis. Les opinions les plus délirantes se substituent à tout ce qui est factuel.

– Le parlementarisme bourgeois est en train de s'auto-détruire. Trump et la technologie des réseaux sociaux ont dépassé toute mesure mais ce sont les mensonges de la classe dominante et des élites qui dé-

truisent depuis des décennies le socle social sur lequel elles trônent. S'il n'y a plus de vérité, c'est d'abord à cause de ces menteurs qui se succèdent au pouvoir depuis le siècle dernier. En tuant la vérité, ils ont permis l'éclosion d'un Trump. En trompant les citoyens, ils ont repoussé leur mort mais ils l'ont aussi programmée. C'est inévitable. En mentant, ils ont juste gagné du temps.

– C'est quoi pour toi le plus gros mensonge ?

– C'est celui de Margaret Thatcher et de Ronald Reagan au début des années 80. C'est "TINA" : *« There is no alternative »*. Cela a plongé les peuples dans le carcan de l'austérité au nom du libéralisme économique. Evidemment, ce postulat était faux. Je ne suis pas historien, je me demande si ce n'est pas le premier exemple de ce qu'on a appelé par la suite la "pensée unique". Certains événements comme la chute du mur de Berlin ont enfoncé le clou. Il a été difficile d'en sortir. Il y avait un tel terrorisme intellectuel qu'il aura peut-être fallu cette pandémie pour qu'on puisse remettre

en cause "TINA" sans immédiatement se prendre le souffle et la bave des chiens de garde du système néolibéral.

– En 1989, beaucoup croyaient que c'était la fin de l'histoire. Le libéralisme avait battu le communisme, le monde libre avait vaincu le goulag. En fait, c'est un communisme perverti presque dès le départ qui s'est suicidé et sa disparition annonçait les déboires du camp capitaliste : sans l'épouvantail du système soviétique, les énormes injustices et les gros défauts du capitalisme débridé se verraient de plus en plus…

– Exactement. Mais depuis le 11-Septembre 2001, les néolibéraux se sont trouvé un nouvel ennemi, un nouvel épouvantail. Or, c'est comme pour le coronavirus : le capitalisme dévastateur en roue libre et les Etats qu'il a mis à son service sont à l'origine du mal. La balance commerciale de la France est déficitaire mais le pays de Hollande a aussi été le meilleur pour l'importation du terrorisme sur son sol !

– Finalement, ils avaient peut-être raison ceux qui pensaient que c'était la fin de l'histoire. Après la guerre froide et l'équilibre

de la terreur, il ne restait plus que l'horreur uniforme d'un monde sans âme livré à sa propre prédation. *The end*. Fin de la planète…

– En attendant, tu reprendras bien une dernière tasse de thé.

XIV - Fin du mois

– Hello Sophie.

– Bonsoir Jo ! Je sais pourquoi tu m'appelles…

– Ouais, t'as vu cette DRH tuée par un chômeur… J'ai tout de suite pensé à toi, ça m'a filé la chair de poule.

– C'est devenu un métier à risques… Nous sommes autant détestés que les huissiers et les inspecteurs des impôts.

– Tu te rends compte ? Ça aurait pu être toi la victime et moi l'assassin !

– Arrête, t'es con…

– Je ne plaisante pas. Fini la tranquillité pour ceux qui sont aux commandes s'ils continuent à fabriquer des gens qui n'ont plus rien à perdre.

– Tu serais capable de tuer ton ancien patron ?

– Aujourd'hui, je pourrais t'affirmer que non. Mais demain, dans plusieurs mois ou quelques années, si je me retrouvais au fond du trou ? Je ne suis pas certain d'en

être toujours incapable…

– C'est difficilement imaginable pour moi qui crois bien te connaître… Enfin… qui croyais !

– Ah ! Ah ! Espérons pour ce morveux que tu me connais mieux que moi-même. Au-delà de la blague : des mecs comme lui, malfaisants, devraient quand même se méfier. On n'a jamais rien à gagner à se faire des ennemis irréductibles.

– C'est clair…

– Je suis convaincu que ça ne lui portera pas chance.

– T'en es convaincu ou tu espères assouvir un désir de vengeance ?

– Je suis rempli de mépris envers lui, car il est bon de mépriser un être aussi méprisable, mais je n'ai pas de haine. J'ai envie d'avoir une revanche mais pas de me venger… Non, c'est juste que le gars ne prend vraiment pas soin de son karma, si tu vois ce que je veux dire. En créant du négatif, il est rare de récolter du positif.

– Je sais qu'il s'est très mal comporté. C'est un mec abject et profondément déloyal.

Totalement insignifiant et inintéressant mais, hélas, avec une réelle capacité de nuire dans son petit périmètre.

– Oui, il y a un mot qui résume bien ce genre de personnage : c'est une merde. Même pas une grosse merde. Juste une petite crotte. Enfin, un connard, quoi…

– Et avec des circonstances aggravantes : c'était odieux de te virer en pleine pandémie et en plein confinement.

– C'est ça. Et sans le moindre avertissement : pour moi, c'était "rouge direct" !

– Quel enfoiré…

– Là où je peux lui faire le plus mal, c'est au portefeuille. Car ce morveux a plusieurs cordes à son arc : c'est aussi un vrai rat. Une radinerie à la hauteur de sa médiocrité globale.

– Du coup, ça te fera doublement du bien quand tu le feras cracher.

– J'espère bien…

– En attendant, tu tiens le coup financièrement ?

– On tient mais pas jusqu'à la fin du mois…

– Et toujours pas de perspectives ?

– Quand j'étais plus jeune, j'avais pitié des quinquagénaires qui perdaient leur boulot mais je ne pensais vraiment pas que ça m'arriverait à moi. C'est tellement la galère pour trouver un gagne-pain que j'évite de m'éparpiller. J'essaie plutôt de construire mon propre projet… mais quoi ? J'en reviens toujours à la seule chose que je sais faire : l'écriture. Le plus difficile, c'est d'en vivre, tu le sais bien…

XV - La guerre des vaccins

« Nous sommes en guerre ». Mars 2021. Joaquim se souvient très bien de ces paroles prononcées un an plus tôt par le président de la République, la veille du premier confinement.

« Paroles étranges et décalées. Certes, le virus ennemi invisible. Mais l'envahisseur n'a pas d'intentions belliqueuses. S'il provoque des morts, c'est malgré lui ». En France, on en est à 90 000 un an après le premier confinement.

Mais le second déconfinement puis le renoncement à un troisième confinement général ont, paradoxalement, confirmé l'ambiance martiale. C'était le choix du couvre-feu à 18 heures…

« Nous sommes en guerre ». Jo trouve ces mots justes… Enfin, il les trouve juste inadaptés à la situation qu'ils étaient censés décrire. En les entendant, ce sont les images de manifestants défigurés qui lui viennent. « Les mots sont justes mais ils correspondent à des événements qui se dé-

roulaient une quinzaine de mois auparavant. Ils recouvrent une réalité qui préexistait à la pandémie et qui perdurera ensuite. La guerre, c'est celle de Macron contre le peuple. C'est celle de l'argent contre les gens. Et aujourd'hui, un an plus tard, c'est celle des vaccins qui fait rage ».

A l'assemblée, le député Ruffin tonne et gronde contre le gouvernement. Il interpelle le ministre de la Santé : « *Le vaccin sera un bien public mondial. Cet engagement c'est Emmanuel Macron qui le prenait il y a près d'un an. L'Union européenne l'approuvait : le vaccin doit être un bien public mondial. Mais maintenant qu'on l'a, maintenant qu'il est là : rien. Le président de l'OMS supplie de renoncer à la propriété intellectuelle sur les brevets pour augmenter la production, pour se débarrasser de ce virus dès que possible. Qu'a décidé l'OMC ? Que le vaccin resterait la propriété privée des laboratoires pharmaceutiques. Ma question est donc simple : quelle position a défendu la France ? La vérité, c'est que vous êtes les relais de cette industrie avant la vie. La vérité, c'est que demain, les morts*

du Covid chez nous, mais aussi dans les pays du Sud, les milliers de morts du Covid alors que le vaccin existe, ces milliers de morts, ce seront en partie les vôtres, en partie les nôtres. Parce que la France n'aura pas élevé sa voix. Parce que la France n'aura pas dit non, parce que la France, votre France, notre France, n'aura pas fait passer les gens avant l'argent. Vous avez refusé que le vaccin soit un bien public mondial. Vous choisissez de nous soumettre à la pénurie. Vous décidez de prolonger le tunnel, quoi qu'il en coûte ».

La guerre des vaccins fait rage. Celle du commerce contre la santé. Celle de l'argent contre les gens.

« Admettons qu'il ne soit pas aussi simple de lever les brevets, ni d'organiser une production à grande échelle d'un vaccin délesté de ses titres de propriété industrielle privée… En aucun cas cela ne peut justifier la réponse à côté de la plaque du ministre ou ne doit faire oublier que c'est le président de la République qui a dit, en juin 2020, que le futur vaccin serait un bien

public mondial ». En effet, le ministre Olivier Véran s'exonère de dire la vérité, à savoir que la France s'est opposée à la levée du brevet, en contradiction avec la parole présidentielle initiale. Il préfère s'énerver contre François Ruffin et le prendre de haut en rappelant que personne n'a attendu ses bons conseils pour introduire des clauses dans les contrats avec les laboratoires afin d'organiser la distribution charitable de doses au bénéfice des pays n'ayant pas les moyens de se les payer.

« Les pays pauvres disposeront des miettes que les pays riches voudront bien leur laisser. Aucun journaliste digne de ce nom n'interroge le gouvernement sur les actes qui contredisent les discours. Enfin si, il y a François Ruffin, qui est journaliste, même s'il s'exprime en tant que parlementaire. Pendant ce temps, ses confrères se contentent de relayer le clash, sans creuser le sujet. Il y a longtemps que l'investigation a laissé la place à l'investissement dans la diversion. Les plus honnêtes ont aussi baissé les bras, ne prenant plus la peine de dénoncer les atteintes multiples et répétées à la valeur de la parole publique. Tout le

monde a plus ou moins intégré que celle-ci ne valait pratiquement plus rien. Contrairement aux produits pharmaceutiques qui riment avec fric ».

Pour Joaquim, « les libéralistes dictent encore leur loi ». Libéralistes ? « Ce terme devrait s'imposer – et supplanter celui des "libéraux" – pour désigner les tenants de cette idéologie qu'est le libéralisme. Est-ce qu'on dit d'un adepte du communisme siégeant dans une assemblée démocratique qu'il est un élu "commun" ? Que le leader français du socialisme, François Mitterrand, était un chef social ? »

Et donc, la mise sur le marché de plusieurs vaccins, quasiment en même temps, a-t-elle fait baisser leurs prix ? « Ce serait oublier les privilèges d'un marché oligopolistique qui colle si bien à l'oligarchie qui nous gouverne ».

La guerre entre les vaccins fait rage. Au cœur de la pandémie, "ce désastre qui ensauvage". Dans un monde perdu livré aux prédateurs, les pauvres auront les miettes.

PARTIE 2

JOURNAL D'UNE VICTIME COLLATÉRALE DU COVID

XVI - Apocalypse

Avril 2021. Un an après son éjection de la microcosmique scène médiatique, Joaquim se remémore le scénario jusqu'à son exécution. Dans son entourage, des êtres de bon sens lui ont dit qu'il quittait opportunément, même si c'était malgré lui, un navire à la dérive. Il aurait pu le vivre comme une humiliation mais, en effet, très vite la honte retombait sur l'auteur de cette forfaiture. Douze mois plus tard, il essaie d'imaginer ce qu'a pu ressentir Harvey Keitel lorsqu'il s'est fait virer du tournage apocalyptique du film éponyme de Francis Ford Coppola. Le comédien n'avait pas à rougir. *Apocalypse now* a tellement été jalonné de catastrophes que cette éviction reste presque secondaire. L'acteur fétiche de Scorsese ne fut que l'une des victimes de la mégalomanie pathétique de Coppola. « Heureusement que le réalisateur était entouré de personnes douées qui lui ont sauvé la mise. Mais cela n'enlève rien à son propre mérite, ni à son talent. Personnellement, et toutes proportions gardées, je dois mes déboires à

un être absolument dépourvu du moindre talent. C'est juste un naze mal conseillé par des tocards de sa famille ».

Jo essaie, une dernière fois, de reconstituer les pièces du puzzle. Il se souvient de ce moment impensable où tous les employés quittaient l'entreprise pour se retirer chez eux. « Personne ne savait ce qui allait se passer, combien de temps durerait le confinement lié à la pandémie. Aucune consigne précise n'était donnée : on allait voir, au fur et à mesure, ce que donneraient les événements. Le patron se montrait paternaliste : le plus important, c'était notre santé… Quelques semaines plus tard, on pourrait avoir des doutes sur la santé mentale de ce bouffon transformé en manager rageur ayant complètement perdu le contrôle de la situation et de lui-même. Etre capricieux et immature, il ressemblait plus que jamais à ces gamins qui trépignent de colère après avoir malencontreusement cassé leur jouet ». Joaquim estimait qu'il était en droit d'avoir un supérieur hiérarchique à la hauteur et davantage respectueux. « Nul ne doit dépendre pour sa vie d'un intermédiaire versatile, souverain et tyran », écrit

Frédéric Lordon dans *Figures du communisme*.

Jo est dans un état nauséeux. L'année écoulée lui pèse. Il n'a pas encore soldé tous les comptes, même si le morveux a battu en retraite et fini par accepter de débourser la somme minimale demandée au titre des indemnités de licenciement et de la réparation du préjudice. Il aurait souhaité un jugement du conseil de prud'hommes qui déclare noir sur blanc le caractère abusif de la procédure déclenchée à son encontre. Il a accepté un dédommagement pour tourner la page plus rapidement. Un dédommagement moindre par rapport à ses prétentions, pour éviter d'attendre des années sans être sûr d'obtenir ce qu'il réclamait. Ce n'est donc pas un mauvais arrangement. Cela reste une transaction, et donc c'est perturbant pour quelqu'un qui n'a pas coutume de transiger avec l'honneur. Son avocat a beau lui certifier qu'il n'y a rien de déshonorant à se mettre d'accord financièrement, Joaquim regrette que le scélérat n'ait pas formellement été reconnu coupable de licenciement dépourvu de cause réelle et sérieuse. « C'est-à-dire coupable d'avoir frauduleuse-

ment invoqué une faute inexistante. Coupable d'avoir menti pour écarter un membre de l'entreprise sans préavis. Coupable de machination pour tenter de ne pas avoir à payer de sa poche son forfait. Coupable de crime social ».

Joaquim sait bien qu'il ne s'agit pas d'une juridiction pénale qui condamne à des peines mais il avait imaginé qu'il prendrait ainsi la parole lors du procès : « Je tiens à préciser qu'aucune indemnisation ne saurait compenser le préjudice subi. Je vous rappelle que j'ai été victime d'un licenciement abusif. Je suis ici devant une instance paritaire mais dans l'entreprise, il n'y a pas de parité. Le dirigeant a un pouvoir exorbitant, discrétionnaire, arbitraire sur les employés. Il peut même s'en séparer comme bon lui semble grâce aux plafonds d'indemnisation instaurés par les ordonnances Macron qui lui permettent de budgéter cette décision unilatérale. Il a aussi le droit d'accuser un salarié d'une faute imaginaire afin de priver celui-ci de son emploi sans préavis. L'abus de pouvoir du patron est consacré par les réformes successives du code du travail ».

Même le mot "employé", quand on y pense, révèle toute la laideur du capitalisme. C'est un euphémisme du terme "exploité", comme "employeur" dissimule mal le mot "exploiteur". Si on s'arrête un instant, le côté utilitaire saute aux yeux : un "employé" est bel et bien un "utilisé". Un matériau comme un autre qu'on peut jeter quand il ne sert plus, ne convient plus ou, tout simplement, ne plaît plus.

Une des pièces maîtresses de ce gâchis se situe en effet dans le code du travail que les néolibéraux remanient au fil des ans pour augmenter le pouvoir, déjà excessif, des employeurs-exploiteurs, et réduire les protections et les garanties des employés-exploités. Cela contribue à un contexte hystérique où les managers-rageurs sont en roue libre. C'est exactement ce qu'a vécu Joaquim en mars-avril 2020. « Le morveux-chef de l'entreprise de papa se sentait légitime à couper la tête qui dépassait ».

XVII - Cadre

Bassesse humaine.

C'est comme si, un an après, Jo se la reprenait de plein fouet. Les collègues qui se débinent, se retournent contre lui sans jamais avoir osé l'affronter en face. Le morveux qui, au lieu de prendre de la hauteur, se joint aux lâches qui chassent toujours en meute. La sordide équipe qui s'unit le temps d'un lynchage avant de reformer les clans qui bavent les uns sur les autres. Quelle puanteur !

Joaquim essaie d'explorer avec Bégaudeau la part des déterminismes dans cette affaire. Et avec Rousseau celle de la liberté. Il était un peu passé à côté de Spinoza en cours de philo : il redécouvre ses concepts avec bonheur à travers Lordon et l'auteur d'*Histoire de ta bêtise*. Ce petit-fils de résistant est très attaché à "l'homme libre" qui a contribué à libérer le pays de l'oppresseur. Il réprouve depuis toujours la liberté invoquée par ceux qui l'utilisent à leur seul profit et qui s'en servent pour asservir. Pour lui, l'émancipation est une

libération. L'émancipé conquiert sa liberté. Les spinozo-marxistes contestent la réalité de cette liberté : ce sont les déterminismes qui décident. C'est en tout cas ce qu'il croit comprendre de leurs théories. Quelle que soit la part du libre arbitre ou de la volonté personnelle dans nos choix, Joaquim trouve très intéressant de rechercher l'ensemble des causalités qui conduisent à une situation. Il peut revoir toute sa vie à la lumière de ces fils entremêlés qui l'ont guidé. Abandonnant l'idéal ou l'illusion de sa toute-puissance sur sa propre vie – sans savoir si c'est provisoire ou définitif – il découvre les joies de l'amateur de polars se muant en détective de son existence.

En attendant de se lancer dans l'exploration d'un demi-siècle d'histoire personnelle, il se penche sur le dernier épisode en date qui a bouleversé son quotidien depuis un an. Il sait déjà que la pandémie et le confinement ont été déterminants dans son licenciement. Ils ont constitué l'étincelle, la goutte d'eau, le déclencheur, l'opportunité. Mais à lui seul, le Covid n'aurait pas produit un tel

effet. Il n'a été qu'un instrument. En amont, bien entendu, il y a l'inextricable champ relationnel d'une entreprise où les personnalités de chacun et les diverses alliances informelles jouent un rôle sournois imprévisible. Jo identifie une cause principale : le tempérament velléitaire du morveux. « Dépassé par les responsabilités pesant sur ses épaules, il se pensait investi d'une mission quasi-divine et paniquait en constatant qu'il n'était pas si aisé d'avoir prise sur les événements comme il le croyait de façon très puérile. Il s'est comporté comme un enfant. Il a réagi en gamin gâté-pourri. Voyant qu'il n'obtenait pas ce qu'il voulait, il a utilisé un levier de pouvoir démoniaque que les forces néolibérales lui ont offert sur un plateau. Le sale môme est sans doute en train de détruire le beau jouet dont sa famille lui avait fait cadeau à Noël ! »

Le néolibéralisme et les lois ou règlements qui en découlent créent le cadre initial qui permet le passage à l'acte. Le discours néolibéral décomplexe les chefs d'entreprise et produit du chômage au nom de la lutte contre le chômage de masse. Cela fait quarante ans que ça dure.

Entre le cadre initial et la cause sanitaire, tous deux exogènes, la personnalité du gosse de riche ensauvagé est donc centrale. Comme c'est un lâche, celui-ci s'est appuyé sur la jalousie et la malveillance d'une partie conséquente des autres salariés.

A ce stade, il subsiste une seule question : quelle est la part de la personnalité, du comportement, des agissements de Joaquim dans la décision qui a été prise contre lui ? Autrement dit : aurait-il pu individuellement éviter que son licenciement soit prononcé ?

Jo n'est pas très enclin à traquer ses propres démons mais il sent que c'est nécessaire. On ne peut pas tout ramener à la bassesse humaine des autres dans ce qu'il nous arrive de mal.

XVIII - Anniversaire

– SOS Psy, bonjour !

– Salut Sophie, merci de jouer le jeu.

– Je ne sais pas si je serai à la hauteur. Je sais animer des séances de débriefing, je n'ai encore jamais mené une séance de psychanalyse !

– Tu es capable d'écouter, c'est l'essentiel du travail de psy…

– Je peux te demander comment ça va ?

– Je croyais aller bien et, paradoxalement, alors que je pensais que j'allais vraiment pouvoir tourner la page et que, avec le temps, j'avais forcément fait le deuil de mon poste, j'ai l'impression que c'est maintenant que je vis le moment le plus difficile. Un an après les événements. Pourtant, tu me connais, tu sais que je ne suis pas très "anniversaire"…

– Cela signifie peut-être que le traumatisme de ton licenciement était plus profond que tu ne voulais bien l'admettre ou qu'il ne te semblait. La douleur, les souffrances s'exacerbent souvent à la date anni-

versaire chez les victimes d'un choc brutal.

– Pourquoi un tel différé ?

– Tu as évacué, tu as mis le trauma entre parenthèses pour amortir le choc. Tu t'es raconté que tu vivais bien ce qui survenait alors que c'était peut-être faux.

– J'étais pourtant sincère. Je me surprenais à bien le vivre. Je le mettais sur le compte de l'expérience. J'avais déjà dû gérer un licenciement. J'avais aussi besoin de souffler, je profitais de cette période pour essayer de me ressourcer. Je ne rêvais pas de mon travail, je ne faisais pas de cauchemar… Ce licenciement était tellement injuste et incroyable que toute la charge négative retombait hors de moi.

– Les cauchemars sont arrivés plus tard ?

– Oui, ça a commencé cet hiver. C'étaient plus des mauvais rêves que des cauchemars effrayants. J'étais dans l'entreprise mis de côté, montré du doigt, ciblé en permanence.

– Il y a peut-être une autre explication. Inconsciemment, tu t'estimais peut-être heureux de ne pas être mort. Ou plutôt : tu ne pouvais pas te plaindre de ta situation

alors que tant d'autres mouraient.

– C'est vrai, on arrive à 100 000 en France. Oui, cela a pu m'aider à relativiser. Je crois quand même que j'ai assez rapidement isolé mon cas des autres conséquences de la pandémie. En fait, je vivais une situation doublement angoissante. Je ne suis pas immunisé contre le coronavirus. En même temps, j'avais au fond de moi l'impression d'avoir déjà été victime de la pandémie en étant viré. Et rien ne garantissait que je ne sois pas contaminé également par le virus.

– Tu en as toujours peur ?

– Moins à présent mais, il y a un an, j'étais en état de stress permanent. Avec les conditions dégradées de travail à distance, et le quasi-harcèlement que je subissais, la fatigue nerveuse accumulée était énorme au bout d'un mois. Je n'en pouvais plus.

– Je vois une autre hypothèse. Tout ressort à présent car tu sens que le dénouement approche. Pour ton bien-être, à un moment ou à un autre, il faut que ça sorte.

– Possible.

– T'es-tu senti humilié par ce licenciement ?

– Pas vraiment. La honte est plutôt sur celui qui l'a décidé.

– Ce n'est pas honteux pour toi mais ça peut être humiliant…

– J'ai imaginé certains se délecter de ce qu'ils pouvaient considérer comme une humiliation. Par exemple, je suis sûr que Chiottet, qui a 15 ans d'âge mental, s'est réjoui de ma destitution. Rovelli a pu penser que je l'avais bien cherché. Tous ceux qui y ont contribué ne pouvaient pas le regretter. Les moins pervers, ayant conscience que c'est quand même grave, surtout pour un quinqua, d'être mis à la porte en pleine pandémie, ont probablement vite déculpabilisé en me rendant responsable de mon sort.

– Tu penses que certains voulaient se venger de toi ?

– Certains ne me souhaitaient pas du bien.

– Avaient-ils des raisons pour cela ?

– Certains nourrissaient un sentiment de jalousie à mon égard…

– Tu as fait ton auto-critique ?

– Pas totalement. J'ai essayé de rassembler

les éléments qui, objectivement, ont pu les conduire par ignorance à se comporter ainsi avec moi.

– C'est déjà pas mal. Tu étais un tyran avec eux ?

– Diantre non !

– Développe.

– C'était plutôt le contraire. On pourrait davantage me reprocher de ne pas avoir été assez directif. Je n'ai jamais eu une mentalité de chefaillon, néanmoins j'avais tiré les leçons du passé et essayé de m'améliorer par rapport à mon précédent journal. Ce que je veux dire, c'est que je me suis efforcé de gommer encore plus les aspérités dues à la fonction hiérarchique. J'étais plus souple sur un tas d'aspects formels.

– Quels sont les éléments, que tu as évoqués, qui ont pu conduire tes collègues à comploter contre toi ?

– Prenant acte de l'indépendance que les journalistes avaient eu l'habitude d'exercer, je n'ai sans doute pas assez communiqué avec eux. Du coup, ils sous-estimaient le volume de mon travail comprenant une grosse partie assez obscure et ingrate. Dans

les périodes de surcharge de travail, j'étais le bouc-émissaire idéal. Ce que je leur reproche c'est de n'avoir jamais eu les couilles de me le dire en face.

– Et les autres membres de l'équipe ?

– Franchement, pour eux comme pour tous, je ne vois pas autre chose de crédible que la jalousie alimentée par des fantasmes. Un par un, qu'ils puissent pointer des insuffisances chez moi et, donc, estimer qu'ils n'ont eux-mêmes rien à se reprocher dans leur travail : c'est l'hôpital qui se fout de la charité. Je veux bien faire mon introspection mais, en fait, cela me conforte dans une forme de colère et un sentiment d'injustice décuplé. J'ai des défauts, ils ont des défauts mais c'est moi qu'on a jeté en me collant une faute grave imaginaire. Ils se sont payés ma tête ! Ils se sont ligués contre moi. Ils passaient leur temps à me dénigrer. Et finalement, ils ont trouvé une meneuse pour agréger tout ça. C'est un pur scandale !

– Tu vois, c'était utile. Je ne t'avais jamais entendu aussi en colère. C'est une colère saine. C'est elle que tu avais rentrée pen-

dant tous ces mois et qui ne demandait qu'à sortir. J'espère que tu vas mieux.

– Ouais, je vais aller courir, j'ai encore besoin d'expulser quelques toxines !

XIX - Racines

Jo a rêvé de la maison de son enfance. Un songe récurrent dans lequel le nid familial se transforme souvent en bateau luttant contre les vagues d'un cataclysme météorologique. Il repense avec nostalgie à cette bâtisse qui abritait les fondations de ce que serait sa future existence. Cette soudaine mélancolie l'étonne alors qu'il ne s'est jamais senti déraciné. L'homme libre qu'il s'efforce d'être voyage sans crainte : il est chez lui partout où il pose sa valise car il habite dans son imaginaire. Sous n'importe quel toit, il se sent à l'aise.

Pourtant, régulièrement, les images de ce cocon niché dans la verdoyante Chartreuse lui reviennent en songes. Le signe d'un manque révélé par son inconscient ? Peut-être que ses racines, s'estimant injustement oubliées, se rappellent ainsi à lui… En réalité, il n'a pas oublié. Il sait d'où il vient. Simplement, il peut rester loin de son pays natal sans éprouver le besoin d'y retourner. Son pays habite en lui : en quelque sorte, il y demeure en permanence et, donc, ne l'a

jamais vraiment quitté. Peu importe qu'il se trouve à 30 km ou à 3000 kilomètres du berceau familial puisque celui- ci, depuis toujours, l'accompagne partout où il va. Il est inscrit dans ses gènes. C'est son patrimoine.

Dans les moments pénibles que Joaquim traverse, le berceau se manifeste de façon singulière et lui remue les tripes. Les moments heureux, les joies simples, d'une vie modeste et bucolique, refont surface. Ces souvenirs le bouleversent et, après coup, lui procurent un apaisement.

« Non seulement les racines n'emprisonnent pas l'homme libre mais elles irriguent sa liberté ».

Pourtant, en redécouvrant le spinozisme, Joaquim voit ses doutes croître sur cette sacro-sainte liberté, célébrée de tout temps et à toutes les sauces, et très souvent par lui-même (encore cette fois dans son journal intime). Il a encore du mal à ne pas se considérer comme un sujet libre. Il a toujours estimé que la liberté individuelle

était un choix. Parce qu'on peut toujours choisir la soumission ou l'insoumission. Même quand on est démuni. Certains ont préféré mourir que se soumettre…

Mais, un peu comme si auparavant il n'avait réfléchi qu'avec son cœur, à présent sa raison trouve pertinente la pensée déterministe. Celle-ci est parvenue à le faire douter, à ébranler ses certitudes sur son libre arbitre. Lorsqu'il revenait sur son parcours, il pouvait aisément trouver comme fil conducteur une liberté farouche qu'il a parfois dû payer très cher. En se penchant à nouveau sur son itinéraire, il peut désormais tout autant déceler les différents déterminismes qui, successivement, par un enchaînement implacable, l'ont conduit là où il est aujourd'hui. Même son caractère insoumis peut s'expliquer par diverses causes, à commencer par son tempérament qu'il n'a pas choisi. C'est là qu'intervient peut-être le chaînon manquant qu'il a récemment découvert. Outre la tyrannie du maître d'école l'ayant endurci, la classe sociale modeste de ses parents, la classique reconstruction personnelle contre l'idéologie familiale – de droite, parce que catho-

lique et rurale – et le déclassement du journalisme au sein du capital socio-culturel, Jo a trouvé dans sa généalogie un "intrus" qui pourrait expliquer au moins génétiquement son rapport compliqué avec l'autorité. Un "intrus" parce que dans cette ascendance familiale composée de chrétiens pratiquants, tant du côté de son père que de sa mère, Joaquim a fait la connaissance d'un grand-père maternel carrément anarchiste ! Celui-ci est décédé trente ans avant la naissance de Joaquim, laissant la future mère de ce dernier orpheline à l'âge de 2 ans. Effectuant des recherches sur sa grand-mère maternelle qui venait de l'Assistance publique et dont il tentait de retrouver sans grand espoir l'identité des géniteurs, Jo est tombé sur des documents militaires et des journaux d'époque révélant l'engagement pacifiste et libertaire de son grand-père Julien. Plus qu'une révélation, c'était une véritable révolution de la mémoire familiale. Egalement morte trop jeune, la future grand-mère de Joaquim n'avait pas vu grandir sa propre fille unique, laquelle gardait vaguement le souvenir d'une femme très pieuse… Il était difficilement imagi-

nable qu'un "trublion" vînt, de longues décennies plus tard, désassembler ce bel ordonnancement mémoriel.

Un militant antimilitariste dans l'histoire de la famille : c'est un vrai trésor de guerre que Joaquim a mis au jour !

XX - Coupable

– Bonjour Sophie.

– Hello Jo. Ça va mieux ?

– Oui. En fait, notre dernier échange n'était qu'un début. Je n'avais pas fini mon introspection.

– Raconte.

– Tu sais que parmi les écrivains ou intellectuels qui m'inspirent le plus, il y a Bégaudeau que je ne me lasse pas d'entendre ou de lire. Sa vision de la société, de l'histoire et des choses me paraît très cohérente. Et tu sais – ou tu ne sais pas – qu'il est lui-même très influencé, non seulement par l'œuvre de Marx mais par la philosophie de Spinoza. En l'entendant récemment, cela m'a fait réfléchir sur la détermination et sur les déterminismes. Il m'est souvent arrivé de dire que je suis déterminé à faire ceci ou cela. Parfois, quelqu'un dit qu'il est très déterminé. Bref, à chaque fois, on comprend que cela vient de soi, de l'intérieur de soi. Et on se projette sur l'action : c'est pour faire quelque chose, je suis "déterminé à".

On ne pense pas qu'on pourrait être "déterminé par". Non seulement "déterminé à" faire quelque chose mais "déterminé par" quelque chose. Cela devient un constat et non l'expression d'une volonté farouche. C'est presque un renversement de sens alors qu'il s'agit du même verbe employé au participe passé. C'est marrant comme les mêmes mots ou les mêmes formules peuvent dire des choses assez différentes. Par exemple, mon père utilisait souvent l'expression : *"Je suis bientôt au bout du rouleau"*. J'ai longtemps cru que c'était par pessimisme, qu'il se croyait foutu. Je suis presque sûr à présent que c'était juste un constat objectif, la manifestation d'une lucidité très simple. Mon père employait cette métaphore au premier degré : il était plus près de la fin du rouleau que du début. Je pourrais même parier qu'il visualisait le rouleau et y voyait sa vie qui se déroulait.

– OK, c'est intéressant mais quel est le rapport avec ton licenciement ? Tu crois que tu étais déterminé à te faire virer ?

– C'est possible ! Je ne le souhaitais pas, en tout cas pas comme ça, mais certains déter-

minismes ont pu me conduire à l'être. Il n'y avait rien d'irrémédiable, de fatal car une autre personne moins impulsive et plus sensée n'aurait sans doute pas décidé de m'éjecter. En revanche, on peut très bien concevoir que tout ce qui a concouru, de mon côté, à ce que cet irresponsable se sente autorisé à me débarquer provient de mes propres déterminismes. Lui-même était déterminé notamment par ses carences éducatives et affectives, et moi, je l'étais, entre autres, par une propension viscérale à ne pas savoir défendre mes intérêts. J'ai été forgé en partie par une éducation paternelle m'incitant à me contenter du peu que j'avais, à ne pas envier les autres, à mépriser l'argent… Du coup, je n'ai jamais eu peur de manquer. Je dirais que mon instinct de survie dans la jungle sociale est atrophié.

– C'est quoi l'idée ? Tu t'es montré comme une proie facile devant ton prédateur ?

– Pas exactement. Le faible sens de mon intérêt personnel s'est combiné à une succession de malentendus. Je t'ai déjà expliqué que le morveux ne faisait aucun effort

pour essayer de comprendre la complexité des situations. Il se contentait de la vérité simpliste que certains se faisaient un plaisir de lui servir sur un plateau, à mon sujet.

– Si je te suis : il t'a viré sur un malentendu.

– Sur plusieurs malentendus. Ce que j'ai pu identifier, c'est ma grande difficulté à dissiper les malentendus, surtout lorsque les apparences plaident contre moi. C'est là qu'intervient la notion de culpabilité originelle : est-ce le fruit inconscient du péché originel, cet horrible concept judéo- chrétien qui vous fait naître coupable ? Je t'ai déjà raconté l'anecdote du vélo volé dans mon enfance. A l'école, j'avais été accusé à tort de ce vol mais j'avais le comportement d'un coupable. Plus je sentais qu'on me soupçonnait, moins j'étais à l'aise. Le simple fait qu'on puisse me croire coupable suffisait à me déstabiliser comme si j'étais vraiment coupable ! Je rougissais, baissais les yeux, évitais le regard sévère et inquisiteur de mon instituteur. Cela m'a beaucoup marqué. Depuis cet épisode traumatisant, j'ai remarqué que je n'avais aucun talent

pour me justifier quand je suis mis en cause, surtout si je suis vraiment innocent et n'ai rien à me reprocher. Un coupable authentique se serait montré plus convaincant que moi pour se disculper ! Eh bien figure-toi que c'était pareil au boulot : après une succession incroyable de circonstances défavorables pouvant me faire apparaître comme fautif à plusieurs reprises, j'ai peiné à trouver les arguments pour me blanchir alors que je n'avais même pas commis de négligence. Je suis incapable de persuader le jury de mon innocence : je suis condamné d'avance.

– Ce serait donc un déterminisme religieux qui te pousserait à nuire à tes propres intérêts ?

– Je peux au moins m'interroger : un déterminisme judéo-chrétien n'a-t-il pas marqué ma psychologie enfantine de manière irrémédiable ?

– C'est vrai que tu allais aussi au catéchisme…

– Tu ne connais pas ta chance d'avoir eu des parents athées ! *[rires]* En fait, quand j'analyse un peu, tout se rejoint. Mes

parents, modestes catholiques de la montagne dauphinoise. Mon père qui m'enseignait de ne pas être envieux : *“Il faut se contenter de ce qu'on a“*. Je n'ai jamais eu l'ambition de gagner beaucoup d'argent. Résultat d'un déterminisme catho dans les "couches populaires" ? Tu sais, les fameuses paroles de Jésus : "Heureux les pauvres car le Royaume des cieux leur appartient"… On pourrait voir tout ça d'une manière négative mais, au final, ce fut plutôt émancipateur pour moi : je n'ai pas bâti ma vie sur l'obsession de l'argent contrairement à beaucoup de pauvres malheureux…

– Dans les causes de tes déboires, tu oublies ton caractère insoumis. Il vient d'où ce penchant révolutionnaire ?

– Difficile à savoir vraiment mais j'ai découvert que j'avais un grand-père anarchiste. Tu sais, du côté de ma mère, celui que je n'ai jamais connu. J'ai retrouvé dans des archives quelques-uns de ses écrits, publiés dans des journaux libertaires il y a cent ans. J'en suis encore tout abasourdi. Je l'imaginais catho pratiquant, comme la plupart de mes ascendants. Comme il est mort

assez jeune, il était resté dans mon imaginaire comme une figure un peu fantomatique. Désormais, il occupe une place de choix dans mon panthéon familial.

– C'est dingue de découvrir ça maintenant ! Tu ne penses pas que sa famille a caché son engagement idéologique ?

– Si c'est le cas, cela a aussi été dissimulé à ma mère car elle n'était pas au courant. Pour elle aussi c'est une révélation.

– Comment l'a-t-elle pris ?

– Elle ne l'a pas vraiment connu. Cela ne change rien à son estime pour lui. Personnellement, ça me fait bizarre : je pouvais tout imaginer sauf que ma mère était une fille d'anar !

– Tu crois à une sorte d'atavisme ?

– C'est possible.

– Outre la transmission éventuelle d'un gène de l'anarchie *[rires]*, cette histoire cachée ou simplement méconnue a pu parvenir jusqu'à toi, à ton insu, et te forger en partie. La destinée emprunte souvent des voies impénétrables…

– Sans doute. Je ne l'exclus pas. Mon

grand-père m'a probablement aussi transmis le goût de la lecture et de l'écriture par l'intermédiaire de ma mère, elle-même grande lectrice de Bernanos, Clavel, Cesbron, Cronin… Mais ce sont plutôt mes lectures des œuvres de Romain Gary et de Dostoiewski que j'ai partagées avec elle.

– Du coup, pour ton licenciement : tu vas plaider coupable ? *[rires]* Non, je rigole ! Je n'ai pas oublié que tu négociais pour faire cracher l'enfoiré de la presse dauphinoise. T'as peut-être bien fait d'éviter le procès, finalement. Avec tout ce que tu m'as dit, tu aurais peut-être réussi à convaincre les juges de ta culpabilité !

XXI - Emancipation

Puisqu'on est dans le déterminisme, et même plutôt dans les déterminismes, Jo sait depuis deux ans et demi que, pour sa part, ce sont les Gilets jaunes qui l'ont émancipé, l'année de son demi-siècle ! Mieux vaut tard que jamais… Pour lui, ce fut encore plus fort que les claques dans la gueule qu'il avait reçues en écoutant pour la première fois Michael Jackson sur *Billie Jean* et *Beat it*, lorsqu'il était ado, ou plus tard Nirvana qui lui semblait déchirer le cosmos avec *Smells like teen spirit* ! Il était à peu près passé à côté des "Nuits debout" contre la loi Travail. Il ronronnait depuis plusieurs décennies, bercé de tièdes illusions, toujours écolo dans l'âme tout en ayant voté Besancenot à la présidentielle de 2007, désabusé et ne croyant plus à une Révolution.

Comme pour beaucoup de citoyens, le mouvement des Gilets jaunes a constitué pour lui un déclic. Plus rien ne serait jamais comme avant et cela représentait

déjà un sacré acquis. La "foule haineuse et séditieuse", comme la qualifiaient les bourgeois serrant les fesses, suscitait une effervescence sociétale, culturelle, intellectuelle qui bouscule encore l'ordre établi. « Ce fut jouissif et c'est encore très stimulant ».

A défaut de renverser le capitalisme, « on a pu et on peut désormais prendre notre pied à nommer les choses, à tutoyer les bourgeois en les renvoyant à leur bêtise ». Au-delà du "pied", c'est déjà un grand rétablissement de la justice de pouvoir désigner correctement les situations. Mettre les mots justes sur les réalités, au lieu de ce verbiage, de cette novlangue destinée à camoufler ou tordre le réel. « Cela ne mettra pas fin à l'exploitation – en tout cas pas tout de suite – mais décrire ainsi le rapport de subordination entre l'employeur et l'employé, c'est une victoire. Pas seulement une jubilation mais une libération. C'est dire aux exploiteurs : on vous voit, on n'est pas dupes, tout le monde doit savoir ce que vous êtes vraiment, on n'adhère pas à la vision du monde que vous voulez imposer ».

L'émancipation de la parole avant l'émancipation des corps.

« Les Gilets jaunes ont payé un lourd tribut, dans leur corps, à la libération de la parole », se dit Joaquim en pensant à ce contexte fou de pré-guerre civile où l'extrême droite dicte de plus en plus sa loi. « A cause des médias macronistes, ou pour certains carrément fachos, l'opinion ne peut pas être informée que le seul qui propose une réelle alternative politique c'est Mélenchon. C'est aussi la faute à la "gauche caviar", la pseudo-gauche, la social-démocratie qui a déjà accouché du monstre macronien ».

Jo n'a pas d'illusions particulières sur le candidat Mélenchon, pour lequel il n'a encore jamais voté et qui se situe, clairement, dans le système représentatif. Mais sur un tas de questions, "Méluche" ouvre quand même la porte, parfois très grand, à un renouveau démocratique. « Hélas, alors que les inégalités n'ont jamais autant augmenté, des millions de Français sont tentés par l'extrême droite. Le choix final entre la

peste et le choléra est présenté comme une fatalité. Si cela se confirme, on n'échappera pas au pire : qu'il soit reconduit en la personne du "centriste" radicalisé ou prenne un autre visage ».

Ce qui reporterait encore à plus tard l'émancipation des citoyens et précipiterait, peut-être, le chaos démocratique.

XXII – Expropriation

« Il faut exproprier les appropriateurs ».

Joaquim en vient à réfléchir aux moyens qu'il conviendrait de mettre en œuvre pour faire sauter le verrou médiatique qui empêche le peuple d'exercer son pouvoir souverain. « Le pouvoir théorique appartient au peuple. Le pouvoir décisif, en réalité, est entre les mains d'une minorité ultra-riche qui détient la majorité des médias. Cette minorité s'est approprié l'essentiel du pouvoir médiatique qui lui permet de manipuler l'opinion et de maintenir la plupart des citoyens dans l'ignorance ».

La notion de peuple est assez vague. C'est tout et rien. Joaquim approuve la définition de Michel Onfray : « Le peuple est l'entité sur laquelle s'exerce le pouvoir. On pourrait même dire plus précisément que c'est l'entité CONTRE laquelle s'exerce le pouvoir ».

La classe dirigeante qui est à la manœuvre ne représente même pas 1% de la population. « C'est l'oligarchie composée de mil-

liardaires, de multi-millionnaires et de millionnaires qui s'enrichissent pendant que les autres catégories s'appauvrissent. Au sein de cette classe dominante, les élus servent de caution faussement démocratique au système représentatif qui assure la reproduction et l'amplification des inégalités. La possession des médias par les plus grosses fortunes du pays est déterminante dans la préservation d'un système fondamentalement illégitime et injuste. Le secteur médiatique n'est pas directement lucratif vu qu'il perd de l'argent. Le simple fait que tous ces milliardaires s'en soient emparé suffit pourtant à démontrer qu'il s'agit pour eux d'un investissement très bénéfique – alors qu'il est apparemment à perte. Posséder le "quatrième pouvoir" constitue un enjeu stratégique et, en réalité, leur permet de perpétuer leur domination et de décupler leur richesse. L'élection d'Emmanuel Macron en est la parfaite illustration. Les médias des oligarques ont organisé la promotion du candidat à la présidentielle de 2017 et ont relayé sa propagande. Ces oligarques en ont ainsi fait leur obligé mais, de toute façon, ils n'avaient

pas besoin de convaincre quelqu'un dont l'idéologie le pousserait naturellement à prendre des mesures favorables aux plus riches. C'est comme pour les rédactions des journaux et des chaines qui leur appartiennent : inutile d'intervenir, il suffit de placer aux postes clés de direction des individus qui partagent leur vision et leurs intérêts ».

Lu sur Twitter : « On ne peut pas se passer de représentants mais il ne faut pas qu'ils soient désignés par l'élection qui favorise ceux qui ont les moyens financiers de se présenter et représentent soit les riches, soit la corruption… »

La diffusion du discours dominant, à travers le langage néolibéral, est plus ou moins subtile. « Les plus avisés repèrent aisément ce qui s'apparente à un véritable matraquage. Les plus passifs – dont on peut craindre qu'ils soient massifs – se laissent imprégner par un vocabulaire destiné à les endormir. C'est d'abord dans la bataille médiatique que se joue la lutte des classes ».

Internet et les réseaux sociaux sont un vecteur qui a, notamment, permis aux Gilets jaunes d'émerger. Ce vecteur a aussi été investi par les trolls du pouvoir et par les complotistes. « Les médias classiques restent centraux. Ce sont encore eux qui qui modèlent l'opinion. Or, la pluralité des principaux canaux d'information, au lieu de garantir le pluralisme de l'expression des idées, ne fait que démultiplier la même parole dominante. Cela pose un problème démocratique majeur. Il faut mettre fin à l'enfumage qui dure depuis des décennies et qui, en gros, consiste à répéter inlassablement qu'il n'existe pas d'alternative au modèle néolibéral européen actuel ».

Comment s'y prendre ? Le scandale de l'information univoque et orientée presque toujours dans le même sens, est documenté, démontré et régulièrement dénoncé. Cependant, cette critique pertinente des médias échappe au plus grand nombre car, bien sûr, elle n'est pas relayée par la plus importante surface médiatique. « Le travail de fourmi effectué par de nombreuses sentinelles permet d'éveiller toujours plus les consciences et constitue le fondement

essentiel des futures émancipations. Il faut le soutenir, l'encourager et le diffuser le plus possible. La question est de savoir comment offrir une large audience à ce travail pour l'instant éclaté et réduit à un public d'internautes déjà convaincus ».

Jo esquisse une solution : « Lancer une énorme campagne de pétition sur Internet pour exiger un référendum d'initiative citoyenne sur la réforme des médias ou pour obtenir la création d'une chaine de la TNT dont les statuts garantiraient une information équitable et honnête ». Il existe des propositions pour sortir de l'impasse médiatique et démocratique soigneusement entretenue par les puissants. « Julia Cagé a imaginé un financement public réparti entre les différents médias en fonction des choix des citoyens. Chacun pourrait choisir le média qu'il souhaite soutenir. Cela permettrait de démocratiser le pouvoir médiatique, de l'enlever des mains des plus riches pour le rendre au peuple. Pourquoi pas une "taxe médias" prélevée sur les milliardaires et dont le produit total correspondrait au

montant global de leur contribution actuelle pour maintenir à flot ces médias qu'ils ont mis au service de leurs intérêts de classe ? ».

Quelles que soient les modalités retenues, une réforme médiatique viserait à assainir et à moraliser un secteur essentiel qui joue un rôle crucial dans le choix démocratique.

Jo a vu cette inscription sur un mur : « En démocratie, les médias n'appartiennent pas aux milliardaires ».

Nous ne sommes donc pas (encore) en démocratie.

XXIII - Terrorisme

Jo se pose une question : s'ils sont si sûrs d'avoir raison, pourquoi les néolibéraux ont-ils tellement peur de la vraie démocratie, du vrai débat public, d'une information libre et objective qui présenterait en toute équité les autres options politiques et économiques, sans les caricaturer, les dénaturer ou systématiquement les discréditer ? Il entend déjà leurs objections toutes faites : "Nous n'avons pas peur, d'ailleurs nous sommes dans une vraie démocratie : si vous n'êtes pas contents, essayez la dictature !" Objections faciles à balayer, « à condition que les contradicteurs puissent vraiment s'exprimer, aussi souvent que les néolibs et les réacs, sans être immédiatement coupés, brocardés, mis artificiellement en minorité, etc. ». Sur les plateaux télé, des émissions censées "informer" ou des chaines censées "informer" en continu, « il faut bien reconnaître que certaines opinions sont difficilement entendues puisque défendues à 1 contre 4 ou 5 la plupart du temps – il faut presque toujours ajouter

l'animateur ou le meneur de débat dans le camp adverse – à 2 contre 3 dans le meilleur des cas ». Sans parler des nombreuses fois où il n'y a pas de réel débat avec un rapport de force de 0 contre 4 ou 5. Cette réalité insupportable doit être désignée par les mots appropriés : « Il s'agit d'un véritable terrorisme intellectuel ».

En attendant la libération indispensable des médias, Joaquim constate avec effarement que l'extrême droite décomplexée règne de plus en plus sur le monde médiatique. « Elle dicte l'agenda politique, on lui déroule le tapis rouge sur les plateaux de télévision, c'est terrifiant. Je ne pensais pas un jour assister à un spectacle aussi désolant qui témoigne d'un délitement intellectuel inouï, avec le racisme en roue libre, les poncifs anti-gauchistes, le simplisme politique à base de bouc-émissaires ».

Sur les réseaux sociaux, le conflit israélo-palestinien ou certaines décisions judiciaires concernant l'antisémitisme constituent des prétextes, dont l'actualité fournit une source jamais tarie, à des empoignades virtuelles totalement stériles entre deux

camps opposés qui se détestent. Ces polémiques arrangent la droite au pouvoir et l'ultra-droite qui évacuent ainsi les questions sociales et divisent le peuple d'en bas par des passions tristes alors que celui-ci pourrait s'unifier autour du besoin de justice sociale.

En particulier, une liste de noms arabes circule, correspondant à une chronologie des attaques terroristes sur le sol français, à laquelle Joaquim a trouvé une parade. « Un tas d'imbéciles au ton péremptoire croient brandir l'argument définitif en exhibant cette liste censée justifier toutes les invectives envers la communauté musulmane ou ceux qu'ils désignent comme des "islamo-gauchistes". Souvent, cela s'accompagne du décompte macabre des victimes du terrorisme islamiste, et c'est presque toujours pour souligner que les ennemis de l'islam n'ont, eux, encore tué personne en France. Désormais, je réponds à ces idiots qu'ils tombent ainsi dans la "victimologie" qu'ils dénoncent sans cesse chez leurs adversaires et que cette instrumentalisation des victimes des attentats est abjecte car elle attise la haine et augmente le niveau de la

menace globale. J'ajoute que s'ils veulent jouer à ce petit jeu totalement mesquin et indigne, alors on pourrait leur rétorquer que ce qui provoque directement le plus de morts chaque année, c'est le chômage. Ce ne sont pas des centaines mais des milliers de décès : au moins 10 000 par an. Si c'est ce genre de chiffres qui doit déterminer les priorités politiques ou permettre de désigner un groupe de responsables, alors il convient de pointer du doigt les créateurs du chômage de masse : les capitalistes, les patrons du CAC 40 dont les noms sonnent bien français ! Que les internautes n'hésitent pas à dresser la liste chronologique de toutes les délocalisations et de tous les plans de licenciement ainsi que celle des lois anti-sociales mortifères, et à mettre en face le nom des responsables qui bénéficient d'une impunité totale : les grands patrons d'entreprises et les dirigeants politiques. Que les internautes publient ces noms et divulguent le nombre de chômeurs tués par la course au profit (10 000 multipliés par le chiffre des années). Tant de délocalisations, tant de plans sociaux, tant de mesures contre les travailleurs et les

dizaines de milliers de personnes victimes du terrorisme oligarchique et d'innombrables attaques au nom du néolibéralisme ».

Jo a identifié depuis longtemps l'argumentaire simpliste, qui a fini par tourner au terrorisme intellectuel, qui consiste à dire que les riches capitalistes créent infiniment plus d'emplois qu'ils n'en détruisent. « Ce qui est faux : on n'a absolument pas besoin d'eux pour créer des emplois. Bernard Arnault s'est constitué une fortune en faisant main basse, avec l'aide de l'Etat et de l'argent public, sur des entreprises auxquelles il n'apporte, à titre personnel, aucune valeur ajoutée. On n'a pas besoin d'une telle concentration de richesse pour produire les mêmes biens, avec la même qualité. Personnellement, il n'apporte rien : il s'est juste servi. Les gens comme lui ne font que ça, et en particulier se servir des ressources de l'Etat à leur unique profit ».

Lu sur Twitter : « On n'a pas besoin de patrons pour travailler. En revanche les patrons ont besoin de nous pour s'enrichir.

Cette prise de conscience révolutionnaire est-elle en train de s'étendre ? »

Mais on n'empêchera pas les trafiquants de mensonges et les idiots de s'émerveiller, de s'extasier devant ces "bienfaiteurs de l'humanité" qui "donnent" du travail aux Français…

XXIV - Destin

Joaquim va-t-il s'en sortir ? Depuis son licenciement, il lie son sort à celui de la France. Au début de la pandémie, à ceux qui s'apitoyaient sur lui il disait : « On est tous dans la même galère ». Un an plus tard, il sait que son destin est toujours connecté à celui du pays mais le danger n'est pas seulement sanitaire : la menace politique se précise. Le Covid mondial et le Code du travail néolibéral ont conditionné le morveux velléitaire qui l'a viré. Les mêmes déterminismes pèsent sur son avenir, malgré les vaccins. L'efficacité globale à long terme de la vaccination n'est pas encore établie et personne n'a trouvé (ni cherché) un vaccin contre le capitalisme destructeur de la planète. Surtout, dans la fureur des temps et d'une société déboussolée, le péril fasciste se dessine de plus en plus clairement.

Cette société nauséabonde qui semble en train de prendre le dessus, Jo la connait déjà bien, il en a été victime. Les traîtres et les lâches qui l'ont jeté du train en marche :

ils sont tous là, prêts à se prosterner devant leurs nouveaux maîtres. Rovelli, qui certes a des copains arabes mais surtout des copains policiers ! La grande Frida si maternelle, ayant vraiment l'âme d'une dénonciatrice. L'abjecte Faustine qui a la fausseté des plus sournoises délatrices. Chiottet n'étant qu'un couard qui représente parfaitement les fiers imbéciles qui se réjouissent du malheur de ceux dont ils sentent confusément qu'ils les surclassent. De parfaits petits collabos de l'ordre dominant, quel qu'il soit.

Cela ressort par exemple d'une communication de Jo avec son avocat : « Concernant l'entretien préalable, il m'est revenu une formule employée par le directeur du genre : "Il ne se passe pas une semaine (ou il ne se passe pas un jour) sans que quelqu'un me dise : Joaquim n'a pas fait ci, Joaquim n'a pas fait ça". D'où "la goutte d'eau qui a fait déborder le vase"… Une fois de plus, il ne donne pas d'exemples précis, même si je ne doute pas que certains ont fait des reproches concrets. Cela pose quand même question. Que les membres de la rédaction aient des plaintes à faire à mon

sujet, je peux le concevoir. Mais que peuvent bien avoir à dire les autres employés de l'entreprise ? Certes, nous sommes en interaction, notamment avec l'atelier de fabrication, et le travail de l'un interfère sur le travail de l'autre et vice versa. Mais faut-il en déduire que pour cette famille d'enfoirés propriétaires de presse, c'est la somme des employés qui détermine le contenu du travail qui incombe au rédacteur en chef ? Il n'y a pas une seule personne travaillant chez eux, à la rédaction ou dans les autres services, dont je n'ai pas relevé des insuffisances professionnelles parfois graves. J'ai essayé de corriger directement, j'ai souvent compensé pour que le journal n'en souffre pas, j'ai le cas échéant signalé les problèmes aux personnes concernées mais je ne suis jamais allé me plaindre au directeur. J'ai l'impression que je suis le seul dans ce cas… Mon sentiment, c'est que le directeur n'a pas dissuadé mais encouragé et même entretenu cette forme de délation chez les autres. Et ils ne s'en sont pas privés, à mon sujet, quand moi je les préservais par ma réserve ».

L'avenir qui se profile pour Jo : travail chez un libraire à mi-temps, écrivain public au sein d'une association en complément. Il aurait préféré un temps plein en pleine nature… Joaquim est "rousseauiste" depuis sa tendre enfance. Normalement, ce n'est pas un penseur que l'on découvre si jeune mais le hasard a mis ce "déterminisme" très tôt dans son parcours. Jo a effectué le dernier trimestre de sa scolarité en primaire dans le massif voisin du Vercors, chez ses grands-parents. Son père ayant dû être hospitalisé pendant plusieurs mois et sa mère, qui n'avait pas le permis de conduire, se débrouillant pour aller régulièrement au chevet de celui-ci, Jo avait été mis en pension. Il avait apprécié de se retrouver dans le village natal de son père, de dormir dans la même maison où ce dernier avait grandi et de se rendre dans la même école que la sienne. Par chance, les élèves auxquels il se joignait momentanément devaient participer au tournage de ce qu'on appellerait aujourd'hui un "biopic" sur Jean-Jacques Rousseau. En réalité, c'était plutôt une œuvre sur les dernières années de l'écrivain.

Jo fut donc enrôlé parmi les figurants dans ce décor naturel du Vercors où le cinéaste suisse Claude Goretta avait choisi de planter ses caméras pour plusieurs scènes, avec François Simon dans le rôle-titre. Joaquim a toujours su que son penchant pour l'écologie contemplative, né de ses observations des insectes sur les chemins buissonniers de Chartreuse, avait commencé à se structurer pendant ce tournage dans le Vercors. Il dirait plus tard qu'il avait eu la chance de rencontrer Jean-Jacques Rousseau à la fin de sa vie ! Dans son imaginaire, le philosophe genevois aurait pour toujours les traits du comédien – également genevois – lui apprenant à siffler en soufflant dans une herbe sous l'œil du réalisateur natif lui aussi de Genève. La beauté de la nature, la nécessité de protéger l'environnement ne cesseront jamais de guider la conscience politique de Joaquim, tout en l'ouvrant aux notions de liberté, de démocratie directe, de misère de l'appropriation et à tous les thèmes explorés par le philosophe des Lumières.

Son grand-père est parti quand Jo était au lycée mais l'ancien maquisard a eu le

temps de lui raconter le Vercors libre, la proclamation de la république à Saint-Martin, le massacre de civils à Vassieux, l'exécution d'otages à La Chapelle…

Joaquim pense avoir peut-être trouvé la solution à son énigme personnelle, entre déterminisme et liberté : « Je suis déterminé par mes gènes, ma famille, mes amis, mon parcours, mon caractère, mes échecs et mes réussites, etc. Par tout cela et par beaucoup d'autres éléments qui m'échappent, je suis déterminé… à être et rester libre ! »

La liberté est dans sa nature.

XXV - Hymne

Le journal de Joaquim se termine par la retranscription d'un poème écrit dans sa jeunesse et remanié plusieurs fois tout au long de sa vie. Célébrant la beauté maternelle de la nature, Jo pressent que le pèlerinage de l'existence le conduira au bord du gouffre et que ce n'est pas lui mais cette mère, à la fois bienveillante et cruelle, qui aura le dernier mot, précipité par la folie des hommes.

BELLE NATURE

Au soleil
De la première heure
Je m'éveille
A tes splendeurs

Belle Nature
Qui nous sourit
Belle Nature
Notre Mère

Et je gambade
A travers champs
Comme une aubade
A tes talents

Belle Nature
Qui nous sourit
Belle Nature
Notre Mère

Je me promène
Dans le vent
Sous les grands chênes
Frissonnants

Belle Nature
Qui nous sourit
Belle Nature
Notre Mère

Et puis je longe
La falaise
A l'ombre sage
Des mélèzes

Belle Nature
Qui nous sourit
Belle Nature
Notre Mère

Dans une clairière
A quelques lauzes
D'un cimetière
Je me repose

Belle Nature
Qui nous sourit
Belle Nature
Notre Mère

Je m'interroge
Sur tes mystères
Sur ton horloge
Sur tes hivers

Belle Nature
Qui refroidit
Belle Nature
Notre Mère

Nuage noir
Sur le Vercors
Une croix mortelle
Jaillit du ciel

Belle Nature
Qui me renie
Belle et obscure
Notre Mère

Alors je cours
Toute la nuit
Fuyant le jour
Où je naquis

Belle Nature
Qui nous défie
Belle Nature
Qui nous perd

Touché au cœur
Je rends tes armes
Beauté majeure
Forêt de larmes

Et je m'éteins
Dans ta blancheur
Du matin
De la dernière heure

Belle Nature
Qui nous survit
Belle Nature
Qui nous enterre

Contact :
zappeurweb@gmail.com